

A Madagascar, en pays hova, l'union conjugale est aussi très fragile et il est d'usage de faire précéder le mariage d'une période d'essai, jugée très sage spécialement parce qu'elle permet d'éprouver la fécondité de la femme : avant tout, on tient à avoir des descendants¹.

Toutes ces races, que j'ai appelées périégyptiennes, soit parce qu'elles ont été parentes de la population égyptienne, soit simplement qu'elles aient été en rapport plus ou moins étroit avec elle, ont donc conservé des survivances ou des tendances plus ou moins féministes, qui contribuent à imprimer au monde égyptien, pris dans son ensemble, un caractère très spécial.

1. Jean Carol, *Chez les Hovas*, p. 207, etc.

CHAPITRE XII

LA MENTALITÉ SÉMITIQUE

SOMMAIRE. — I. *Bédouins et Arabes primitifs* : qualités physiques ; vertus primitives ; patriotisme de clan ; solidarité étroite dans le clan ; générosité. — II. *Les Arabes* : l'infanticide utilitaire ; rapt et polyandrie d'autrefois ; mariages temporaires ; polygamie islamique ; jalousie et écarts génésiques ; sensualité pratique et littéraire. — III. *De l'industrie arabe* : son médiocre développement. — IV. *De l'intelligence arabe* : éducation littéraire et éloquence des Bédouins ; les écoles islamiques ; science et savants islamiques ; sciences chimériques. — V. *La moralité juive* : écarts génésiques et infanticide. — VI. *L'intelligence juive* : grossières imaginations cosmiques ; tardive fondation d'écoles ; biblisme ; médecins juifs au moyen âge. — VII. *La Chaldée et ses sciences* : despotisme féroce ; la science mésopotamienne et ses origines ; mathématique et astronomie d'observation ; animisme et astrologie. — VIII. *De la genèse des sciences* : primitives chimères ; sciences d'observation ; les familles scientifiques. — IX. *Rôle des Sémites dans la civilisation générale* : rôle commercial ; animisme chronique ; faiblesse philosophique.

I. — BÉDOUINS ET ARABES PRIMITIFS

Les primitifs anciens ou modernes, par exemple, les Bédouins nomades du désert, ont conservé, nous le savons, des mœurs datant de l'âge du clan. Les siècles se sont écoulés sans les modifier beaucoup, soit au physique, soit au moral, et, aujourd'hui encore, ils nous représentent assez exactement l'Arabe préislamique dépeint dans le *Roman d'Antar*.

La race a peu changé, elle possédait et possède encore de précieuses qualités physiques, dues au genre de vie et à l'éducation. Les Bédouins sont de tempérament très robuste. A la fois forts, agiles, durs à la peine, ils sup-

Note

portent sans broncher les intempéries et les ardeurs du soleil, auxquelles ils s'exposent presque nus. A pied, sur le sable brûlant, ils font de longues marches. La faim, la soif, la fatigue n'altèrent point leur santé¹.

Les enfants et les jeunes garçons, qui restent nus jusqu'à l'adolescence, s'exercent de bonne heure à la lutte, à la course, à porter de pesants fardeaux, puis au manie-ment des armes, qui, il n'y a pas encore un très grand nombre d'années, étaient surtout la lance, le javelot, l'arc et la fronde². L'éducation de la vue se fait en rivalisant à qui découvrira un objet à une grande distance³. Mais la grande étude est celle de l'équitation. Avant tout, il faut savoir monter habilement un cheval ou un dromadaire. Dès que l'enfant est suffisamment bon cavalier, il accompagne son père dans les voyages, la guerre, les razzias, les embuscades. On développe ainsi son courage et l'énergie de sa volonté⁴.

Les femmes elles-mêmes se mêlent aux exercices virils et, souvent, s'y distinguent plus que les hommes⁵.

Vivant surtout avec les hommes faits, les jeunes garçons en prennent vite l'allure ; ils sont sérieux, graves ; car les hommes sur lesquels ils se modèlent ne parlent guère sans nécessité⁶. Pourtant, les hommes ne gênent en rien le babil des femmes et des enfants ; seulement, ils affectionnent le parler sentencieux, le ton égal et doux⁷, ce qui ne les empêche pas de prendre un grand plaisir à entendre déclamer des poésies ou narrer des contes. De bonne heure, les enfants se meublent la mémoire de légendes héroïques, de proverbes, de paraboles, de locutions métaphoriques. Entre eux, ils

1. Mayeux, *les Bedouins*, t. II, p. 38

2. *Ibid.*, t. III, pp. 186-187.

3. *Ibid.*, t. III, p. 3.

4. *Ibid.*, t. III, p. 188.

5. *Ibid.*, t. III, pp. 1-2.

6. *Mœurs des Arabes* (sous Louis XIV), p. 163.

7. *Ibid.*, p. 164.

s'exercent, sous forme de jeu, à finir un distique à l'impromptu¹.

Deux vertus primitives sont encore très développées chez les Bédouins; ce sont : la solidarité entre les membres d'un même clan et l'hospitalité. Les poésies, les légendes arabes glorifient souvent l'une et l'autre. Partout l'homme le plus honoré est celui qui s'est ruiné soit par une généreuse hospitalité, soit par des libéralités². En cela, les Arabes d'Afrique ne diffèrent pas de leurs frères d'Asie. Le plus grand reproche qu'ils puissent faire à un clan, c'est de dire, que « ses hommes sont incapables de donner tout et leurs femmes incapables de rien refuser ». Chez les Arabes, ce penchant à la générosité est général; les pauvres s'y laissent aller autant que les riches et l'on voit des Bédouins misérables épuiser le peu qu'ils possèdent en libéralités et charités³.

Quand les Arabes reçoivent des amis dans leur campement, ils laissent tout à leur discrétion, sans que ceux-ci abusent jamais de la confiance qui leur est témoignée. Il suffit qu'un Arabe ait reçu un homme dans sa tente, lui ait serré la main et ait partagé avec lui le pain et le sel, pour qu'il soit prêt à risquer sa vie afin de défendre celle de son hôte⁴.

A coup sûr, ces traits de caractère sont grandement honorables; mais il est une autre qualité très prisée ordinairement parmi les populations sédentaires et qui manque aux Arabes : c'est le patriotisme, dans le sens d'amour du pays, proprement dit du sol. On comprend sans peine, que cette vertu soit inconnue à des nomades perpétuellement errants de pâturage en pâturage. Ce à quoi ils s'attachent, ce n'est pas à la terre, c'est à la petite société dont ils font partie intégrante et où ils

1. Mayeux, *loc. cit.*, pp. 190-193.

2. Burckhardt, *Notes sur les Bédouins*.

3. Denham et Clapperton, *Hist. univ. voy.*, vol. XXVII, p. 24.

4. *Ibid.*

trouvent et donnent aide, protection, communauté de pensée et de sentiment, ou bien à la religion, qui peut résumer et représenter tout cela.

Dans nos sociétés individualistes, nous comprenons malaisément de telles mœurs et particulièrement l'étroite solidarité entre membres d'un même clan. « En Arabie, jamais on ne voit un Arabe mendier, ce serait, pour sa tribu, un déshonneur. Un Bédouin tombe-t-il dans un absolu dénûment? il va le déclarer à son chef, qui convoque aussitôt les plus riches de la tribu et leur dit : « Un de nos frères est dans le besoin. Si vous voulez qu'il meure, souffrez que ce soit moi qui le tue plutôt que la faim. Sinon, allez, vous connaissez votre devoir. » Alors, chacun donne, selon sa fortune, des chameaux, des brebis, du blé, etc. ¹. » Dans l'opinion des Arabes nomades, ce qui rend un homme digne d'estime, ce n'est pas d'être riche : chez eux, la richesse ne procure pas d'influence sociale et les pauvres en ont souvent plus que les riches. Aussi arrive-t-il, que, par calcul politique bien plus que par générosité, des Arabes se ruinent par une excessive pratique de l'hospitalité, en dépensant tout leur avoir pour faire honneur à des hôtes ou bien encore pour soulager des malheureux ². Le Coran s'est fait l'écho de ces antiques mœurs, en stigmatisant l'usure, c'est-à-dire ce que nous appelons le prêt à intérêt : « Ceux qui avalent le produit de l'usure se lèveront au jour de la résurrection, comme celui que Satan a souillé de son contact. » — « Dieu exterminera l'usure et fera germer l'aumône ³. »

Tout cet ensemble de faits vient à l'appui d'une assertion, que j'ai plusieurs fois émise dans d'autres ouvrages, savoir que la petite société du clan est un véritable laboratoire psychique où les races reçoivent la première

1. R. Smith, *Kinship and marriage in early Arabia*, pp. 145-147.

2. Burckhardt, *loc. cit.*

3. Coran, ch. II, sourates 276-282.

empreinte morale, à la fois durable et profonde, qui les caractérisera à l'avenir, à travers toutes les vicissitudes de leur destinée. C'est que la durée de l'âge social du clan a été énorme et que sa puissante influence s'est exercée sur des êtres doués d'une impressionnabilité neuve encore. C'est pourquoi l'Arabe de nos jours porte toujours la marque morale, que l'éducation du clan a imprimée dans la mentalité de sa race.

II. — LES ARABES

Toujours l'étroite solidarité des membres d'un clan a d'excellents effets au point de vue du développement moral, de la genèse de certaines vertus altruistes, bases nécessaires de toute moralité ; mais, d'autre part, elle a aussi quelques fâcheuses conséquences. Ainsi, l'intérêt de la petite société du clan primant tout le reste, ses membres trouvent tout simple et même louable de lui sacrifier au besoin les incapables ou, plus généralement, ceux qui ne peuvent ou ne pourront de longtemps être utiles à la communauté, en somme les non-valeurs. Dans nombre de sociétés primitives, on se débarrasse sans scrupule des vieillards, des infirmes ; dans la plupart aussi, on fait assez peu de cas de la vie des enfants, surtout des filles : *primo vivere*. Ainsi, malgré leurs bonnes qualités sociales, les Arabes préislamiques pratiquaient couramment l'infanticide des filles. Il faut invoquer, comme circonstance atténuante, le fait qu'aujourd'hui encore ces nomades souffrent plus ou moins de la disette pendant une partie de l'année et sont, par suite, fréquemment tentés de supprimer les bouches inutiles. L'infanticide se commettait, chez les Arabes, tout simplement et sans effusion de sang : on enfouissait rapidement la petite fille dans une fosse creusée au pied même de la couche où sa mère l'avait mise au monde. Non seulement la morale du désert ne défendait pas ces meurtres d'enfants,

elle y voyait même des actions non seulement vertueuses, mais généreuses¹ ; car, de même que toutes les morales sérieusement pratiquées, elle était dictée par l'idée que l'on s'était faite de l'utilité sociale. La coutume de l'infanticide était si générale encore du temps de Mahomet que le Prophète crut utile de la condamner : « Ne tuez pas vos enfants par crainte de pauvreté ; nous leur donnerons leur nourriture ainsi qu'à vous. Les meurtres, que vous commettez, sont des péchés atroces². » On voit que Mahomet a bien soin, en stigmatisant l'effet, de rassurer les parents au point de vue de la cause des infanticides. Si Allah lui-même se charge de nourrir les enfants, il n'y a plus de raison pour les supprimer. A des dates beaucoup plus récentes, on a vu des Arabes, en temps de disette, vendre ou donner leurs enfants, même revenir au cannibalisme primitif et spécialement au cannibalisme d'enfant³.

Mais, dans la vie sociale, tout s'enchaîne et se répercute ; aussi, la pratique de l'infanticide des filles, en faussant le rapport démographique des sexes, a nécessité, en Arabie, l'adoption de formes de mariage à nos yeux anormales. Enfin, la pratique habituelle du rapt, de la *razzia* des femmes déterminait aussi des mœurs spéciales ; puisqu'il arrivait parfois qu'un clan se voyait ravir à la fois toutes ses femmes ou, au contraire, s'emparerait de toutes celles d'un clan rival. Mais, quelle qu'en soit la cause, la rareté des femmes a pour nécessaire conséquence la polyandrie⁴. En effet, cette forme de mariage était fort commune dans l'Arabie ancienne⁵. Encore faut-il ajouter aux causes déjà citées de la polyandrie la polygamie des riches, qui, à elle seule, aurait pu suffire pour obliger les pauvres à la polyan-

1. R. Smith, *loc. cit.*, pp. 281-283.

2. Koran, xvii, p. 33.

3. Burckhardt.

4. R. Smith, *loc. cit.*, pp. 131-132.

5. Strabon, CXVI, p. 4.

drie, à ce que le Prophète appelle « la fornication¹ ». Le mariage *mot'a*, que Mahomet eut grand'peine à abolir, était en effet une polyandrie successive, c'est-à-dire une union temporaire conclue pour quelques jours entre un homme et une femme. Ces unions éphémères n'obligeaient pas la femme à quitter les siens ; son clan ne perdait rien des droits qu'il possédait sur elle et, quand elle devenait mère, son enfant n'appartenait ni au père ni au clan de ce père². Ajoutons que chaque *razzia* heureuse provoquait une polyandrie temporaire et libre ; puisque toutes les prisonnières appartenaient en commun à leurs capteurs.

Néanmoins, et si grossières qu'elles fussent, ces mœurs n'avaient point ravalé la femme arabe à la situation inférieure, que lui a faite plus tard le Mahométisme, excepté pourtant chez les Bédouins, où elle est restée non l'esclave, mais la compagne de son mari, où même une vieille coutume lui donnait jadis le droit de grâce ; puisqu'un homme coupable d'homicide était épargné, alors qu'il réussissait à glisser sa tête sous la manche d'une femme, en s'écriant : « Sous ta protection³ ! »

Chez les Bédouins actuels, il n'est plus question de polyandrie ; la polygamie l'a remplacée, du moins pour qui peut s'en donner le luxe, mais les mœurs sont sans pitié pour le séducteur d'une fille et plus encore d'une femme. Au désert, le métier d'homme à bonnes fortunes n'est pas toléré. Qui en est soupçonné peut être chassé de la tribu. Même, dans les temps modernes, on a vu un prince arabe décréter la peine de mort contre quiconque offenserait une femme, ne fût-ce que par des paroles inconvenantes. Selon ce sévère justicier, les sens féminins ressemblaient à l'amadou, que la moindre étincelle em-

1. Smith, *loc. cit.*, pp. 128-130.

2. R. Smith, *loc. cit.*, pp. 65-69.

3. Mayeux, *les Bédouins*, t. II, p. 102.

brase, et c'était commencer une séduction que d'en donner l'idée à des êtres si fâcheusement impressionnables ¹. Mais si la simple séduction d'une jeune fille est un crime, l'adultère est bien plus abominable encore. Les mœurs donnent au mari le droit de faire justice des coupables, et ce terrible droit est partagé par le père et les frères de la femme, tenus pour aussi déshonorés que l'époux ². Mais il semble bien que ce que l'on entend punir avec une telle rigueur, c'est surtout une violation de la propriété privée, d'une propriété particulièrement estimée et nullement une faute morale; puisque, dans l'ancienne Arabie, les étrangers reçus sous la tente étaient invités à donner des baisers à la femme de leur amphitryon et que même, dans certaines tribus, la femme ou une des femmes de l'hôte était mise à l'entière disposition de l'étranger reçu en ami ³. D'après Burckhardt, cette dernière coutume subsistait encore, de son temps, sur les frontières de l'Yémen ⁴.

D'autre part, on sait que la jalousie farouche des Arabes coexiste avec de très graves écarts de mœurs, chez nous plus réprouvés que l'adultère. Mais, de tout temps, la pratique des écarts génésiques, des amours contre nature, a été commune parmi les Sémites. Dans certaines villes arabes, elle donne même lieu à une prostitution spéciale, qui s'étale au grand jour; puisque des petits garçons, parés comme des femmes, vont ouvertement dans les cafés s'offrir aux hommes et s'asseoir sur leurs genoux ⁵. Je ne parle pas de la prostitution féminine, qui, elle, se pratique largement, même à la Mecque, où les femmes qui l'exercent sont si nombreuses qu'elles ont été assujetties à une taxe. C'est qu'il est assez ordinaire de trouver, dans toutes les villes saintes, où affluent

1. Mayeux, *loc. cit.*, II, p. 83.

2. *Ibid.*, pp. 81-90.

3. R. Smith, *Kinship, etc.*, pp. 276-277.

4. *Notes sur les Bédouins*, p. 129 (Hospitalité).

5. Buckingham, *Hist. univ. voy.*, vol. XXXII, p. 486.

les pèlerins surtout de sexe masculin, d'assez mauvaises mœurs. La Mecque ne fait pas exception à la règle, et même, ce qui est plus grave au point de vue religieux de l'Islam, on y vend, dans les cafés, des boissons enivrantes, sans se soucier ni des prohibitions énergiques du Coran ni des pénalités civiles édictées contre ce délit, qui est un péché¹.

Au reste, cent traits des mœurs arabes accusent de vifs besoins, les uns sensitifs, les autres sensuels, et ces penchants innés de la race se manifestent, avec beaucoup de couleur, dans toute la littérature arabe, où ils prennent la forme d'une vraie sensualité esthétique. C'est un abus des comparaisons les plus colorées, un style tellement imagé que, souvent, l'admiration pour la forme fait oublier le fond, aussi bien au lecteur qu'à l'auteur. Alors, l'un et l'autre, éblouis par le beau vêtement de la phrase, se désintéressent du sens et en arrivent à prendre des métaphores pour des pensées. C'est là un tour d'esprit absolument enfantin, et, quand il est commun à toute une race, il exclut chez elle la formation d'une science et d'une philosophie sérieuses.

III. — DE L'INDUSTRIE ARABE

Cette trop grande jeunesse mentale n'est même pas compatible avec un notable développement industriel. Au début de ce chapitre, j'ai vanté la vigueur de la race arabe et décrit l'éducation athlétique, que les Bédouins donnent avec succès à leurs enfants; mais, malgré la force et l'endurance de la race, elle se plie malaisément aux travaux industriels ou aux corvées, et l'on voit les Arabes s'en décharger autant que possible sur leurs esclaves ou leurs serfs. A Djeddah, à la Mecque, c'est à grand'peine, que l'on trouve des ouvriers et les portefaix

1. Burckhardt, *ibid.*, p. 96.

sont une rareté. En général, tous les manouvriers libres de la Mecque y viennent de l'Égypte ou de la Syrie. Pour réparer la mosquée de Médine, on doit appeler des ouvriers du Caire, même de Constantinople¹.

Dans la petite industrie, l'industrie ménagère, c'est-à-dire la fabrication des objets, vêtements, ustensiles, armes, réclamés par les besoins de chaque jour, l'invention de l'ouvrier arabe n'a pas dépassé non plus un niveau très inférieur. Les formes strictement suffisantes, une fois créées ou adoptées, se sont à jamais immobilisées, comme frappées d'un arrêt de développement, et, là encore de même qu'en littérature, l'ornementation a pris le pas sur le côté utilitaire. De vives couleurs, de gracieuses arabesques ont fait passer sur la défectueuse adaptation à l'usage cherché. Or, cette même critique est encore applicable à la musique arabe, dont les arabesques sonores n'expriment rien, et même à l'architecture, où le détail gracieux, seul, sauve l'ensemble, à ces monuments agréables à l'œil, mais où l'on chercherait vainement une idée maîtresse.

IV. — DE L'INTELLIGENCE ARABE

Pour achever de faire l'étude analytique de la mentalité arabe, il me reste à parler des aptitudes intellectuelles proprement dites.

Chez les Bédouins, les exercices intellectuels sont de genre purement littéraire; ils ne s'adressent qu'à l'imagination poétique et à la mémoire. Dès qu'ils sont en âge de s'y intéresser, les enfants entendent des récits relatifs aux héros du désert, à des personnages plus ou moins légendaires, mais fameux par leurs vertus et leurs exploits; surtout on narre en leur présence soit des

1. Burckhardt, *Hist. univ. voy.*, vol. XXXII, pp. 40, 318.

contes analogues à ceux des *Mille et une nuits*, soit des paraboles ou des proverbes. Toujours le langage du conteur est imagé, métaphorique. La mémoire des enfants se meuble forcément de tout ce bagage littéraire. Souvent on y joint des poésies ; même chacun doit s'exercer à en composer ou tout au moins des distiques, et c'est un jeu de les improviser. Les enfants deviennent donc, sans y songer, maîtres en beau langage, et, pour les hommes, l'éloquence, la faculté d'improviser des discours bardés de citations poétiques sont une nécessité sociale ¹.

Quand les Arabes essaimèrent de leur pays pour conquérir et convertir à coups de sabre le monde à l'Islam, ils ne possédaient donc aucun savoir réel et ils étaient fort mal préparés au travail scientifique. Mais les contrées envahies et subjuguées par eux étaient plus avancées en civilisation ; ils y trouvèrent des écoles organisées, en comprirent vite l'importance pour consolider leurs conquêtes et, dans un but de propagande, se mirent à fonder partout des écoles islamiques et, d'abord, des écoles supérieures, ce qui est de règle en tout pays. En même temps, à Alexandrie, à Pergame, en Perse, etc., les Arabes conquérants brûlaient les bibliothèques profanes ; car ce qu'ils entendaient enseigner, c'était uniquement le contenu de leur livre sacré : du Coran.

Dans une publication antérieure, j'ai eu occasion de décrire les universités, les collèges et les écoles élémentaires des musulmans ². Je n'y reviendrai pas aujourd'hui, me bornant à rappeler le vide presque absolu de tout cet enseignement.

Pourtant, à l'époque la plus ténébreuse de notre Moyen âge, les savants arabes ont joué dans le monde un rôle relativement brillant et utile, qu'il importe d'apprécier équitablement, sans en exagérer, sans en amoindrir la valeur

1. Mayeux, *loc. cit.*, III, pp. 190-193.

2. *Evolution de l'éducation.*

Comment expliquer ce rayonnement intellectuel, d'ailleurs bien vite éteint, puisque, dès la première moitié du iv^e siècle de l'Hégire, ce qu'on appelle la science arabe était déjà en décadence ?

On ne saurait admettre, que les Arabes du désert, absolument dénués de culture, se soient tout d'un coup enflammés pour la science et y aient brillamment réussi sans aucune préparation. Aussi n'est-ce point ce qui est arrivé. La vérité est que les premiers khalifes ont simplement imité les souverains vaincus par eux, et qu'à leur exemple ils ont tenu à s'entourer d'une cour brillante, à choyer quelques hommes réputés pour leur savoir. C'est ainsi que Al-Mamoum écrivait à l'empereur grec Théophile, en le priant de permettre au mathématicien Léon de le venir voir : « Accordez-moi ce que l'amitié accorderait à un ami. En retour, je vous offre cent livres d'or, une alliance perpétuelle et la paix ¹. » Sans doute on peut attribuer à cette demande quelque autre raison extra-scientifique, et, en outre, les mathématiques, en elles-mêmes, n'ont jamais eu rien de subversif : toujours les religions les plus ombrageuses les ont tolérées. Mais on n'en peut dire autant des sciences d'observation, que les khalifes supportèrent cependant ou même protégèrent, peut-être sans en comprendre la portée, et qu'il était certainement difficile de faire concorder avec la cosmologie du Coran, où l'on trouve, par exemple, les imaginations suivantes : La Terre est fixée à sa place par le poids de ses montagnes. Sur la Terre, la voûte des cieux repose comme un dôme. Il y a sept cieux étagés et Dieu réside dans le plus élevé ; il y siège sur un trône, que supportent des animaux ailés. Les étoiles filantes sont des pierres incandescentes avec lesquelles les anges chassent les esprits impurs, quand ces derniers ont l'impudence de s'approcher trop près de la voûte céleste, etc. ².

1. Draper, *Hist. développ. intell. Europe*, ch. XVI.

2. *Ibid.*

Pourtant il est hors de doute que bon nombre de savants musulmans ont cultivé les sciences et même en ont communiqué une part au Moyen âge européen, qui en avait grand besoin; mais ces savants, pour la plupart, n'étaient point de race arabe. Ils étaient simplement arabisés, fait important qui semble avoir échappé à presque tous les historiens de la science arabe. Les conquérants de l'Islam étaient en trop petit nombre pour occuper effectivement l'aire immense de leurs rapides conquêtes. Ils en dominèrent la population, la convertirent en grande partie de par la vertu du sabre et se croisèrent largement avec elle, en raison de leurs mœurs polygamiques. Aussi un grand nombre des savants, dont on fait honneur à la race arabe, ne lui appartiennent réellement pas. Tel était le cas pour les deux plus grands : Avicenne et Averrhoès, nés, le premier, à Bokhara; le second, à Cordoue. D'autres étaient Syriens, Grecs, Juifs, etc. Les très nombreux emprunts, que les Arabes firent à la Grèce, proclament assez haut l'origine des hommes qui initièrent les Arabes à la philosophie et aux sciences. La poésie grecque leur parut toujours indigne d'intérêt : elle différait trop de la leur¹; mais ils traduisirent les philosophes, particulièrement Aristote, dont ils goûtèrent surtout l'œuvre la plus creuse, la métaphysique, augmentée et empirée par les commentaires de Porphyre, d'Ammonius, etc.². D'autre part, la Perse, l'Inde et la Chaldée fournirent aussi à la science dite arabe de larges contributions scientifiques. Ainsi, l'admirable notation numérique des neuf chiffres et surtout du zéro, qu'ils nous ont transmise, ils l'avaient empruntée à l'Inde et leurs traités sur la matière sont même intitulés : *Système d'arithmétique indienne*. A coup sûr, ce système représente un très grand progrès, mais les Arabes n'en ont été que les transmetteurs.

1. Draper, *loc. cit.*

2. *Ibid.*

Ce qui surtout enflamma d'ardeur les savants arabes, ce furent l'alchimie, la transmutation des métaux, jusqu'ici irréalisée et qui était aussi irréalisable que possible, quand les Arabes s'y attachèrent. Mais elle offrait un vaste champ à l'aberration métaphysique, aux écarts de l'imagination, un confortable logis aux esprits, aux essences, aux quintessences, à la pierre philosophale, à l'élixir de vie, que l'on devait réaliser en rendant l'or potable, etc.¹. Une autre science chimérique, l'antique astrologie chaldéenne, se maria aisément à l'alchimie, qui même peut bien être née en Chaldée, comme semble l'indiquer l'idée de mettre sous la protection astrale les principaux corps².

Cependant, les essences et quintessences de l'alchimie avaient sur les entités purement métaphysiques un grand avantage, celui de reposer en définitive sur des corps, sur des réalités concrètes. Ces substances chimiques, on se mit sans aucune méthode à les soumettre à mille essais bizarres, que n'inspirait aucune idée raisonnable, mais qui, pourtant, constituaient des expériences; or, des expériences nombreuses et longtemps poursuivies, il finit presque toujours par sortir quelque chose de pratique. A la place de la *pierre philosophale*, introuvable et si ardemment cherchée, on rencontra l'acide nitrique, l'acide sulfurique, le phosphore, etc., etc. Dans toutes les branches du savoir, des observateurs, des expérimentateurs, pour la plupart islamisés, mais non Arabes, réalisèrent ainsi quelques progrès; surtout, aidés par nombre de savants juifs, associés de bonne heure à leur fortune scientifique, ils les répandirent dans l'Occident européen, en même temps qu'une partie de la philosophie et la science de la Grèce antique.

Dans les contrées qu'ils dominèrent longtemps, les Arabes acclimatèrent aussi nombre de procédés et de

1. Draper, *loc. cit.*

2. *Ibid.*

perfectionnements soit agricoles, soit industriels. En Espagne, ils introduisirent l'ingénieux système d'irrigation, de longue date créé par les Egyptiens; ils y perfectionnèrent la fabrication des tissus, celle de la poterie, celle des armes et outils en fer et en acier, etc., y naturalisèrent des plantes utiles, etc. Du moins, tous ces progrès s'effectuèrent sous leur domination; mais ils étaient si peu leur œuvre propre qu'une fois expulsés de l'Espagne les conquérants arabes ne les emportèrent même point avec eux; puisque, aujourd'hui encore, le Maroc croupit dans la barbarie et l'ignorance; puisque toutes les contrées restées sous la domination du cimeterre et du Coran sont en décadence, surtout en décadence intellectuelle, et à peu près fermées à toute innovation.

Nous sommes donc obligés de conclure de notre rapide examen, que, des phases ordinaires de l'évolution mentale, la race arabe n'a parcouru que les premières, les inférieures; qu'elle a été une race énergique, courageuse, parfois généreuse; mais que, dans l'art et la littérature, elle a manqué d'haleine, en est restée à la sensualité esthétique; qu'enfin la sphère la plus élevée des sciences et de la philosophie lui est restée inaccessible.

V. — LA MORALITÉ JUIVE

L'évolution historique des Juifs ayant pris un autre cours que celle des Arabes, nous aurons à en faire une étude distincte; mais de bien nombreuses affinités de mœurs rapprochent les premiers des seconds; car les Juifs ont les qualités et les défauts du type sémitique, auquel ils appartiennent, comme nous l'allons voir en poursuivant notre examen.

Au point de vue de ce que nous appelons spécialement « les mœurs », les Hébreux n'ont pas été moins grossiers que les Arabes. Dans la Bible, la fréquence avec laquelle il est question de l'inceste accuse une survivance morale

des temps où les degrés de parenté étaient encore mal déterminés et l'on sait que le plus répugnant des écarts génésiques porte, dans nos langues occidentales, un nom juif. Le même vice était d'ailleurs fort commun chez les Arabes. Sans doute, le *Lévitique* décrète bien la peine de mort contre la sodomie et la bestialité¹, ce qui, d'ailleurs, atteste la fréquence de ces écarts génésiques; mais, en cela, il se montre relativement indulgent, puisqu'il condamne au feu quiconque a eu commerce intime avec une mère et sa fille et prononce la même peine contre une fille de *cohen*, qui, par sa mauvaise conduite, a déshonoré la maison paternelle; pourtant, ces infractions aux bonnes mœurs sont moralement moins graves que les amours contre nature². Ces derniers écarts génésiques, communs chez les peuples plus ou moins sauvages de toutes les races, pouvaient avoir, en Judée comme en Arabie, une raison démographique que j'ai déjà signalée : la rareté des filles. Par une particularité, qui peut tenir soit à la race elle-même, soit à des mœurs spéciales et très intimes, les naissances masculines sont plus nombreuses chez les Juifs que dans les autres rameaux de la grande race blanche; il en doit donc résulter, dans la composition de toute population juive, un excédent de personnes du sexe masculin. Nous savons, d'autre part, que, chez tous les Sémites barbares, les infanticides, surtout ceux des filles, n'étaient pas rares. Enfin, dans le culte de Moloch, commun à tous les Sémites à un moment de leur existence, les sacrifices d'enfants étaient de règle, et on les brûlait vifs sous les narines de l'idole. Le *Lévitique* croit encore utile de défendre aux Hébreux ces atrocités³, qui, du moins il est permis de le supposer, devaient plus souvent porter sur les filles que sur les garçons. Ajoutons qu'en Israël les filles étaient

1. *Lévitique*, xx, 10-18.

2. *Lévitique*, xxii, 9.

3. *Lévitique*, xviii, 21; xx, 2.

à l'entière discrétion de leur père ; puisque, dans un pressant besoin, ceux-ci les pouvaient vendre comme esclaves¹. Le sacrifice de Jephthé prouve, en outre, qu'au moins à une certaine époque, les filles couraient le risque d'être vouées et sacrifiées par leur père à Iahveh. Si l'on ajoute à ces mœurs la polygamie et les concubines, c'est-à-dire l'accaparement des femmes par les plus riches, il est permis de préjuger, chez les Juifs, une rareté relative des femmes avec ses ordinaires conséquences.

L'habitude des rapt, dont la Bible cite d'éclatants exemples, vient encore à l'appui de cette présomption. Ainsi, nous lisons dans le Livre saint, qu'à une fête près de Béthel, les hommes de Benjamin pratiquèrent un véritable rapt sabin ; mais les *razzias* de femmes sont, dans la Bible, des événements ordinaires. Or, en Judée comme en Arabie, ces pratiques décèlent une insuffisante proportion de l'élément féminin dans la population.

En tout pays barbare, ces mœurs sont fréquentes. Ce qui est plus particulier aux Hébreux, c'est une cruauté féroce, une violence sauvage, attestées par de nombreux épisodes, que le Livre saint raconte avec une tranquille inconscience et qui nuiraient très gravement à la bonne réputation de toute nation, que l'Éternel n'aurait point choisie et particulièrement protégée. Au cours de mes études précédentes, j'ai eu maintes fois occasion de signaler ces méfaits du peuple de Dieu ; je ne m'y arrêterai pas aujourd'hui. Sous ce rapport, les Juifs barbares ne valent pas mieux que les Arabes ; les sentiments humanitaires sont ce qui les gêne le moins et, pour les Gentils, Israël n'est pas plus tendre que ne l'est son cousin Ismaël pour les infidèles. C'est seulement vis-à-vis des leurs, que l'un et l'autre se reconnaissent des devoirs. En Judée, les prescriptions prohibitives du Décalogue, celles qui sont de morale courante, ne sont d'obli-

1. Exode, xxi, 7-11.

gation qu'envers les compatriotes et spécialement les coreligionnaires. On est donc bien mal fondé à exalter la sublimité de la morale biblique, comme on l'a fait trop de fois. Bien plutôt conviendrait-il de plaider pour elle les circonstances atténuantes, en rappelant qu'avant d'être civilisées toutes les races sont d'abord sauvages, puis barbares, et que les hautes qualités morales et intellectuelles sont des fruits d'arrière-saison.

VI. — L'INTELLIGENCE JUIVE

Dans le domaine intellectuel, les Juifs ne se sont guère plus distingués que les Arabes. D'eux-mêmes et avant toute initiation étrangère, ils n'ont créé aucune science, même rudimentaire. Leur classe éclairée, celle des lévites, n'étudiait guère que la loi mosaïque. Les *Proverbes* affirment même, que « la crainte de Dieu est le commencement de toute science ¹ ». Or, ces commencements étaient modestes en Judée. Ainsi, la Bible conçoit la Terre, à la manière primitive, comme un disque plan, au-dessus duquel Dieu réside : « Dieu réside au-dessus du cercle de la Terre ². » Il a suspendu les cieux comme une toile et il les étend comme un pavillon ³. Jérusalem est naturellement placée *au milieu*, au centre des nations ; « autour d'elle, il y a des pays ⁴ ». De ces pays, Israël ne connaît guère que ceux, avec lesquels il a eu des rapports parfois désagréables : l'Égypte (*Miçraïm*), la Mésopotamie, la Perse. Sem, Cham et Japhet représentent toute son ethnographie et, à en croire Ezéchiel, Jérusalem est le « nombril de la terre ⁵ ». Le calendrier

1. *Proverbes*, I, 7.

2. *Isaïe*, XL, 22.

3. *Ibid.*

4. *Ezéchiel*, V, 5, trad. Munk, *in Palestine*, p. 427.

5. Munk, *loc. cit.*

biblique repose encore en partie sur de grossières observations agronomiques¹. Dans la Bible, les traditions mythiques, les légendes tiennent lieu d'histoire sérieuse et de chronologie exacte. Les rédacteurs du Livre n'avaient pas l'esprit scientifique; mais, comme les Arabes, les Hébreux ont une imagination violemment colorée et une certaine puissance de création poétique, que l'on a d'ailleurs admirée outre mesure.

Nous avons vu, que, d'eux-mêmes, les Arabes n'eurent pas l'idée de fonder des écoles; ils n'y pensèrent qu'après avoir vu celles des pays conquis et subjugués par eux. De même, les Juifs ne créèrent un enseignement scolaire dans leur pays qu'à leur retour de la captivité; mais, bien plus encore que les Arabes, les Juifs pensèrent surtout à enseigner leur Livre sacré. L'étude de la *Torah* fut la base de toute leur éducation² et les sciences proprement dites ne figurèrent dans l'enseignement qu'à titre d'accessoires³. Aux Juifs curieux, qui consultaient les rabbins afin de savoir s'il était permis d'apprendre la philosophie grecque, ceux-ci répondaient: « Dieu veut que vous vous occupiez de sa Loi jour et nuit; voyez donc si, pour vous consacrer à la lecture d'Aristote et de Platon, vous pouvez trouver un moment où il ne soit ni jour ni nuit⁴. » Pour forcer les Juifs à apporter leur contingent à l'étude et aux progrès des sciences, il fallut la conquête de la Judée et la dispersion de son peuple à travers le monde, à la suite des Romains d'abord, à celle des Arabes ensuite. Mais ce fut surtout au Moyen âge, que se produisit cette floraison tardive et peu spontanée de l'intelligence juive. A Alexandrie, les khalifes rencontrèrent des médecins juifs hellénisants, qui, protégés par les conquérants, inoculèrent à certains d'entre eux le goût des sciences, spécialement de la

1. *Ibid.*, p. 423.

2. Jos. Simon, *Instruction des enfants chez les anciens Juifs*, p. 8.

3. *Ibid.*, p. 50.

4. *Ibid.*, p. 57.

médecine. Beaucoup de ces médecins juifs acquirent alors une grande renommée. Les souverains d'Europe en voulurent avoir près de leur personne et l'on enseigna la médecine dans les écoles rabbiniques de Salerne, d'Arles, de Narbonne; etc.¹. Des appoints individuels de ce genre forment tout le concours donné par les Juifs aux sciences naturelles. C'est un service, mais il ne faut pas en exagérer la valeur.

VII. — LA CHALDÉE ET SES SCIENCES

Ni l'une ni l'autre des deux variétés de la race sémitique, que nous venons d'interroger, n'a donc, d'elle-même et par ses seuls efforts, dépassé le niveau mental atteint par les civilisations mongoliques, encore moins celui de l'ancienne Egypte. Au contraire, la Chaldée a fait, dans le domaine intellectuel, un pas en avant. Je dis dans le domaine intellectuel, ou, plus exactement, scientifique; car, pour ce qui a trait aux choses d'ordre moral et social, la civilisation mésopotamienne est plutôt inférieure. En politique, elle a réalisé la monarchie absolue et d'ordre divin sous sa forme la plus écrasante et ses rois demi-dieux nous étonnent et nous révoltent encore, quand nous lisons leurs sauvages inscriptions ou proclamations. Ils parlent à leurs peuples, comme pourraient parler les tigres, si ces félins avaient l'habitude de s'enivrer. Les carnages, les transplantations de peuples, les supplices, atroces et raffinés à la fois, sont, pour ces monarques, de simples jeux du bon plaisir. Au point de vue moral, une nation, qui produit et supporte de tels monstres, est nécessairement très inférieure. Mais cette population riveraine de l'Euphrate et du Tigre était-elle de race sémitique? On l'a contesté quelquefois. Les

1. Draper, *Histoire du développement intellectuel en Europe*, III, p. 26.

monarchies mésopotamiennes et surtout la monarchie chaldéenne auraient été fondées par une race antérieure, celle des Kouchites. Le malheur est qu'au point de vue anthropologique nous ne savons à peu près rien de cette race mystérieuse; mais un fait, sur lequel les bas-reliefs assyriens ne nous laissent pas le moindre doute, c'est que les Chaldéens de l'histoire ont un profil sémitique que l'on peut regarder comme typique de la race. Nous sommes donc amenés à croire que, si les vallées de l'Euphrate et du Tigre ont été habitées à l'origine par une race plus ou moins différente, protochaldéenne ou kouchite, cette race a dû être submergée par des immigrants sémitiques, auxquels revient surtout l'honneur et aussi le déshonneur de la civilisation chaldéenne.

N'ayant pas à entreprendre ici une description même succincte de la société chaldéenne, je me bornerai à parler de ce qui constitue sa véritable originalité, c'est-à-dire de sa floraison scientifique. Cette floraison résulte de plusieurs causes, dont la principale dut être la longue durée historique des royaumes mésopotamiens, c'est-à-dire d'une stabilité relative, qui permit de faire, de recueillir et d'enregistrer de très longues séries d'observations et d'expériences, matériel indispensable à toute science. Pour les mêmes motifs, l'industrie, le commerce avaient progressé dans le pays, comme la science et sans doute bien avant elle; car des besoins beaucoup plus impérieux que les besoins intellectuels poussaient les Mésopotamiens à se perfectionner de ce côté. Même, en y regardant d'un peu près, on voit que les Chaldéens, en cultivant, en créant une mathématique et une astronomie déjà sérieuses, ont eu pour stimulant des mobiles puissants, mais peu relevés. Le mesurage des champs, les importants et ingénieux ouvrages d'irrigation, le développement considérable d'une industrie commerciale déterminèrent sûrement bien plus que la curiosité scientifique la création d'une science des nombres

assez complète, d'une arithmétique et d'une géométrie élémentaires.

Comme tous les autres peuples, les Chaldéens avaient commencé à compter sur leurs doigts. Leurs signes numériques mêmes l'indiquent clairement. Pour les unités, ce sont de simples clous verticaux juxtaposés ; les dizaines sont indiquées par des crochets et les centaines par un clou vertical frappé d'un trait horizontal¹ ; mais, comme la Chaldée s'était de bonne heure occupée et préoccupée des phénomènes célestes, elle avait mélangé les nombres des mois à ceux des doigts, c'est-à-dire la numération décimale à la duodécimale ; même c'était cette dernière, qui, en raison de son origine céleste, dominait dans les calculs savants. On y procédait par soixantaines ou *sosses*, par soixantièmes de *sosse* et soixantièmes de *sar*, etc. Sur une tablette mathématique, on a trouvé une série de cubes allant de un à soixante² et les divisions du système métrique en usage étaient aussi sexagésimales³. A plus forte raison en était-il de même des mesures astronomiques. Le zodiaque était tout naturellement divisé en douze stations. Le jour était de douze heures, mais doubles des nôtres, les *nycthémères* babyloniennes. Le cercle se subdivisait en trois cent soixante parties ou degrés de soixantes minutes, les minutes en soixante secondes, la seconde en soixante tierces. Toutes ces divisions ont été conservées dans l'astronomie moderne et on les désigne même encore par les signes cunéiformes de Babylone⁴. L'année, qui avait commencé par être lunaire, était devenue solaire. Elle se composait de douze mois de trente jours, avec un mois complémentaire tous les six ans⁵. La commode semaine

1. Maspéro, *Civilisation chaldéenne* (in *Hist. anc. des peuples de l'Orient classique*, p. 772).

2. Fr. Lenormant, *Hist. anc. de l'Orient*, t. V, pp. 187-188.

3. *Ibid.*, p. 188.

4. Fr. Lenormant, *loc. cit.*, p. 174.

5. Maspéro, *loc. cit.*, p. 776.

de sept jours procédait manifestement de l'année lunaire. Du reste, le mois lui-même se composait de quatre semaines de sept jours avec deux jours en dehors¹.

Pour mesurer les heures, on avait imaginé des clepsydres et des cadrans solaires. Le gnomon servait à déterminer les points cardinaux, le midi vrai, les solstices et les équinoxes, la hauteur du pôle pour un endroit donné². On avait noté les stations et rétrogradations des cinq planètes, décomposé leur mouvement diurne apparent ainsi que celui du Soleil et de la Lune³. On avait patiemment dressé des catalogues d'étoiles, constitué des recueils d'observations sidérales, des tables des levers des planètes et des phases de la Lune. On composait des calendriers⁴. En déterminant la période de 223 lunaïsons, on était arrivé à prédire approximativement les éclipses de Lune et la plus anciennement calculée a été celle du 10 mars de l'an 721 avant Jésus-Christ⁵.

Tous ces importants résultats étaient dus bien moins aux calculs mathématiques qu'à de patientes observations ; mais les Egyptiens, qui étaient aussi de grands et patients observateurs du ciel, n'avaient pourtant pas su tirer de leurs recueils d'observations un parti aussi brillant. Cependant, dans les deux pays, l'étude du ciel était spécialement confiée à des familles, où les enfants continuaient les travaux des pères⁶. On ne saurait donc, sur ce point, contester la supériorité scientifique des Chaldéens.

Mais on s'abuserait cependant beaucoup, en attribuant tout ce savoir patiemment acquis à la pure curiosité scientifique. Ce dont on se souciait principalement sur

1. Fr. Lenormant, *loc. cit.*, p. 175.

2. Maspéro, *loc. cit.*, p. 777.

3. Fr. Lenormant, *loc. cit.*, p. 175.

4. *Ibid.*, pp. 167-168.

5. *Ibid.*, p. 173.

6. Diodore, t. I., p. 29.

les bords de l'Euphrate, comme sur ceux du Nil, c'était surtout de l'astrologie et si l'astronomie en naquit, ce fut par la seule force des choses, de même que la chimie sortit de l'alchimie.

Les Chaldéens avaient poussé l'animisme à l'extrême. Dans leur opinion, tout, dans l'univers, était mû non pas spontanément et conformément à des lois, mais par des doubles imaginaires, des êtres invisibles doués de sensibilité et de volonté. Dieux ou démons, ces puissances occultes dirigeaient les mouvements des astres, déchaînaient les maladies sur la terre, etc. Les observations astrales, si patiemment recueillies, se faisaient donc non pour dégager des lois scientifiques, mais dans l'espérance de découvrir des moyens efficaces, grâce auxquels on arriverait à dominer les personnages invisibles et à leur donner des ordres^f. Mais, comme, après tout, l'essentiel est d'observer et de travailler, les chimériques imaginations des Chaldéens les avaient amenés à faire de sérieuses découvertes. Ainsi qu'il est arrivé plus d'une fois durant la longue évolution mentale de l'humanité, l'erreur, l'erreur la plus folle, avait enfanté la vérité.

VIII. — DE LA GENÈSE DES SCIENCES

Un fait singulier s'observe dans l'évolution scientifique de toutes les races : c'est que, dès que les hommes commencent à penser, ils s'occupent non pas des objets, des êtres et des choses qui les environnent, qu'ils ont constamment sous la main et sous les yeux, mais des corps et des espaces célestes, dont ils n'ont que faire. C'est qu'avant d'observer, l'homme sent et imagine et il est d'abord le jouet des conceptions chimériques, qui hantent son cerveau d'enfant. Son animisme l'égare et lui cache la réalité ; tout éveillé, il rêve, et tout ce qui

1. Maspéro, *loc. cit.*, p. 774.

l'environne de près ou de loin, car tout lui paraît proche, lui semble aussi vivant que lui-même. Au monde matériel, terrestre ou céleste, il prête des intentions souvent malveillantes, qu'il essaie de conjurer; c'est pourquoi, dans les premières civilisations émergées de la sauvagerie, l'astrologie a de beaucoup devancé l'astronomie; et l'alchimie, la chimie.

Les sciences d'observation, celles qui, pour se fonder, ont besoin de remarques faites à tout instant sur les plantes, les animaux, les objets usuels, ne peuvent donc naître que tardivement.

En Mésopotamie, et le fait est tout à l'éloge de la race, les bases d'une histoire naturelle avaient déjà été jetées. Dans la bibliothèque en tablettes d'Assurbanipal, on a trouvé des listes d'animaux classés par familles et par genres; des listes de végétaux classés d'après leurs usages; des classifications de métaux, etc., en même temps que des catalogues d'étoiles et des recueils d'observations astronomiques¹.

La médecine elle-même s'était engagée dans la bonne route; sans doute, on y mêlait beaucoup trop de magie; on avait compris pourtant qu'elle devait s'appuyer sur l'observation des faits; puisqu'on exposait les malades dans les carrefours, en interrogeant les passants pour savoir d'eux si, par hasard, ils ne connaîtraient pas quelques remèdes utiles². Mais on aurait tort de croire, que le mouvement scientifique eut, comme de notre temps, ses libres allures. L'étude des sciences était le partage, la fonction, de certaines familles où l'on était savant de père en fils et où il s'agissait surtout de conserver et de transmettre intact le dépôt des traditions. Diodore, qui n'était pas un esprit très large, admire beaucoup cette organisation de la caste scientifique. Les philosophes chaldéens, dit-il, « demeurent toujours au

1. Fr. Lenormant, *loc. cit.*, V, pp. 167-168.

2. Strabon, liv. XII, chap. 1, § 6.

même point de la science, reçoivent leurs traditions non altérées; tandis que les Grecs, ne songeant qu'au gain, créent de nouvelles sectes et se contredisent sur les doctrines¹ ». Sans doute, les Grecs avaient tort de ne penser qu'au gain; mais combien ils avaient raison de ne point s'immobiliser et de chercher sans cesse! C'est pour cela qu'ils sont devenus, dans notre Occident, des initiateurs intellectuels.

IX. — LE RÔLE DES SÉMITES DANS LA CIVILISATION GÉNÉRALE

On n'est malheureusement point autorisé à rendre aux peuples de race sémitique un pareil hommage. Qu'ils aient eu leurs qualités propres, cela est certain; qu'ils aient apporté leur appoint au grand trésor commun des connaissances scientifiques, nous venons de voir qu'on ne saurait le nier sans injustice; même, sans le vouloir et par le fait des conditions de milieu et des événements historiques, leurs divers groupes ethniques ont été poussés à s'occuper surtout de commerce, et ont ainsi propagé d'utiles découvertes. Les Mésopotamiens ont été longtemps des courtiers utiles entre l'Asie centrale et l'Occident. Les Phéniciens, dont je ne puis m'occuper spécialement dans ma rapide enquête, ont joué sur une plus grande échelle le même rôle dans le monde méditerranéen, et surtout nous leur devons le perfectionnement pratique et la vulgarisation de ce grand moyen de civilisation, qu'on appelle l'écriture. Ce sont là des services, et ils sont notables; nous les portons à l'actif de la race sémitique. Mais la colonne du passif est bien chargée. Jamais cette race n'a pu en masse se débarrasser des conceptions animiques, qui encombrent, à l'origine, l'esprit de toutes les sociétés humaines. Dans le haut savoir et dans la philosophie, les races sémi-

1. Diodore, II, § 29.

tiques n'ont guère contribué au progrès. En revanche, elles se sont cramponnées avec une ferveur furieuse à leurs illusions mythiques, et elles les ont, sous des formes diverses, propagées dans le monde. L'Assyrie, le groupe le plus scientifique des populations sémitiques, n'a créé aucune grande religion envahissante ; mais l'Islamisme, après avoir frappé la race arabe d'un arrêt de développement intellectuel, a ruiné une grande partie de l'ancien monde civilisé, sur laquelle il pèse encore. De la Judée un autre délire religieux, procédant du Iahvéisme biblique, a joué en Europe et pendant des siècles un rôle analogue à celui de l'islamisme oriental, et, aujourd'hui même, la pensée libre rencontre encore sur son chemin cet obstacle si longtemps insurmontable.

CHAPITRE XIII

L'INDE ET SA MENTALITÉ

SOMMAIRE. — A. PEUPLES PRIMITIFS OU BARBARES. — Clans et longues maisons; éthique du clan; polyandrie exogamique des Naïrs; polyandrie fraternelle.

B. ARYAS ET INDOUS. — I. *Mœurs primitives* : rapacité et piété intéressée; polyandrie aryenne. — II. *La morale et l'ascétisme* : doctrine des réincarnations et hospices d'animaux; despotisme de la coutume; suicides par vengeance; les *sutties* et leurs causes; les ascètes, leur morale et leurs devoirs; pouvoir surnaturel de l'ascète; conception fondamentale des religions indoues. — III. *L'intelligence indienne et sa caractéristique* : relative supériorité intellectuelle de la caste brahmanique; parallèle de la littérature de l'Inde et de celle de la Grèce. — IV. *La langue et l'écriture* : le Sanscrit; les livres et l'écriture. — V. *La science mathématique* : développement de la science des nombres et sa cause; numération décimale. — VI. *Les sciences naturelles et la science* : leur inanité; astrologie animique et astronomie; toute-puissance de l'almanach; les éléphants météorologiques. — VII. *Avortement scientifique* : médecine et magie; arrêt du développement scientifique; sa raison.

A. — *Peuples primitifs ou barbares*

Pas plus pour l'Inde que pour les autres grands empires primitifs, on ne saurait faire abstraction des races arriérées, qui subsistent encore dans son sein ou dans son voisinage; les unes sont les restes des aborigènes de type inférieur, que les envahisseurs aryens trouvèrent jadis dans la péninsule et qu'ils durent subjuguier, mais non sans se croiser plus ou moins avec eux. Les autres, comme les Kaffirs, les Afghans, etc., sont des Aryens ainsi que les Hindous; mais ils sont demeurés à l'état barbare et nous représentent à peu près ce qu'ont dû être les Aryas du Rig-Véda. En examinant,

sans trop nous y arrêter, les uns et les autres, nous pouvons donc nous renseigner indirectement sur une phase préhistorique de l'évolution aryenne.

Les populations les plus primitives, celles qu'on appelle aborigènes, sont de races diverses ; mais les types mongolique et tamil y dominant. Certaines en sont encore à la période du clan, comme les Singphos de la frontière d'Assam, chez qui chaque clan familial habite une *longue maison* identique à celles des anciens Iroquois, et à l'intérieur de laquelle des logettes, des stalles s'échelonnent de chaque côté d'un couloir longitudinal¹. C'est là, un peu partout, la forme typique de l'habitation pour les clans sédentaires. Il s'en faut, pourtant, qu'on rencontre fréquemment cette « longue maison » chez les aborigènes de l'Inde ; mais les mœurs, la moralité du clan primitif ont mieux résisté au temps que la forme de l'habitation. En effet, beaucoup de ces peuplades ont gardé les quelques vertus, que développe ordinairement la vie sociale, étroitement communautaire, durant l'âge du clan. Ainsi, on nous dit « qu'un vrai Gond peut commettre un meurtre, mais ne dit jamais un mensonge² ». De même, les Mâlers considèrent le mensonge comme le plus grand de tous les crimes³. Les Kukis ne punissent de mort qu'un seul crime : la trahison⁴. Les Oràons ont un décalogue incomplet, mais qui déjà défend l'adultère, le vol, le faux témoignage au détriment d'un voisin.

Mais ces vertus ne sont pratiquées qu'entre membres d'un même clan ; ainsi, les Khonds ont conservé une autre partie moins louable des mœurs du clan primitif : l'exogamie à main armée. Couramment, ils pratiquent le rapt des femmes aux dépens des peuplades étrangères et lointaines⁵.

1. Dalton, *Ethnology of Bengal*, pp. 10, 20.

2. *Ethnology of Bengal*, p. 275, etc.

3. *Ibid.*, p. 263, etc.

4. *Ibid.*

5. Macpherson, *Report on the Khonds*.

Les mœurs datent certainement de fort loin et elles semblent indiquer, que, lors de la conquête de l'Inde, les Aryas envahisseurs n'ont pas trouvé en face d'eux des populations aussi sauvages que l'affirment leurs traditions. Aujourd'hui, certains de ces aborigènes ont subi l'influence des dominateurs, certains même ont adopté l'une ou l'autre des grandes religions de l'Inde. Ainsi, les Mügs, de race mongoloïde, sont bouddhistes et civilisés. Presque tous savent lire et leurs prêtres s'appliquent, plusieurs heures par jour, à faire l'éducation de tous les enfants de la peuplade, ceux des pauvres aussi bien que des riches¹.

Des survivances primitives, dérivées de l'exogamie et du mariage collectif, s'observent aussi chez les populations de l'Inde, surtout chez celles qui ne sont pas de race aryenne. Ainsi, les Naïrs du Malabar pratiquent la polyandrie exogamique. Dans cette forme d'union conjugale, la femme ne quitte pas le clan familial, dont elle fait partie intégrante et auquel ses enfants appartiennent; en outre, on lui interdit tout rapport intime avec les hommes réputés de sa parenté, et qui, pour elle, sont des frères. Mais elle est libre d'avoir autant de maris qu'il lui convient, et le père de ses enfants ne peut jamais être connu. Cette forme d'union polyandrique procède donc du temps où le souci de la paternité n'existait pas encore, où même l'on ne devait pas soupçonner que l'homme fût pour quelque chose dans la génération.

Dans la polyandrie thibétaine, dont j'ai déjà parlé précédemment, le mariage est collectif et fraternel, c'est-à-dire qu'un groupe de frères épousent une seule et même femme². Ce même type de polyandrie fraternelle subsistait récemment encore dans l'intérieur de l'île de Ceylan et, jadis, très anciennement, il a été d'usage dans l'île entière. Le nombre des maris variait de trois à quatre, à

1. Dalton, *loc. cit.*, p. 113.

2. R. Smith, *Kinship*, etc., p. 122.

six, ou même dix¹. Des faits de même ordre ont été observés dans les vallées de Kachmir et, hors de l'Inde, chez d'autres Aryens, puisque, à en croire Jules César, la coutume subsistait, de son temps encore, chez les Bretons insulaires². Ces mœurs, à nos yeux si étranges, ne sont particulières à aucune race, à aucun peuple. Elles caractérisent une phase de l'évolution intellectuelle, morale et sociale du genre humain. A ce titre, elles intéressent extrêmement la sociologie.

B. — *Aryas et Indous*

I. — MŒURS PRIMITIVES

A peine parlerai-je des Aryas védiques, ancêtres directs des Hindous, tant le Rig-Véda est pauvre en renseignements précis sur les sujets qui nous occupent. Mais la moralité des Aryas védiques paraît avoir été médiocre. D'abord, ils sont avides, et, dans les hymnes, on quémande sans cesse aux dieux et aux roitelets des faveurs, des vaches, de la fortune, des esclaves³. Les Aryas devaient aussi avoir pour l'ivresse un goût bien vif, puisque, pour obtenir les bonnes grâces du Dieu-Soleil, d'Indra lui-même, ils lui offraient constamment des flots de la célèbre boisson fermentée tirée de l'*Asclepias acida*⁴; du *soma*, breuvage sacré : « On dit que tu aimes le *soma*. Nous t'en avons préparé. Bois-en jusqu'à l'ivresse. Remplis tes larges entrailles⁵. » Cette piété d'ivrognes ne saurait évidemment coexister avec une intelligence bien vaste ; aussi, celle des Aryas est-elle fort étroite. Leur animisme est débordant ; quelquefois,

1. Davy, *Ceylan*, p. 286, etc.

2. *De Bello gallico*, V, p. 14.

3. *Rig-Véda*, sect. I, lect. I, hymne VIII.

4. *Rig-Véda*, sect. I, lect. VII, hymne X.

5. *Rig-Véda*, sect. I, lect. VII, hymne X, 9.

il a des lueurs de panthéisme ; mais cela n'empêche pas les Aryas de croire qu'Indra, le Soleil fait homme, a aménagé de ses mains le ciel et la terre, étalé et consolidé le disque terrestre, construit au-dessus un firmament solide et rempli d'air l'espace intermédiaire¹.

Que le mariage ait dû passer, chez les anciens Aryas, par les phases ordinaires que j'ai signalées, nous le pourrions induire d'une loi d'évolution, qui semble générale ; mais le texte védique est muet sur ce point. Pourtant un hymne résume un débat curieux entre un frère amoureux de sa sœur (*Yami* et *Yama*) et les refus de celle-ci². Il peut y avoir là un souvenir de l'exogamie familiale des vieux âges.

A une époque beaucoup plus récente, celle de la composition du *Mahabharata*, nous trouvons, sans conteste possible, un cas de polyandrie dans l'Inde aryenne. Je veux parler d'un épisode bien connu, du mariage de la belle Draupadi avec les cinq frères Pandous, pour chacun desquels elle professe une égale admiration, un égal amour et une même fidélité collective³. Mais Draupadi a d'assez nombreuses émules dans certains districts de l'Inde moderne, notamment dans l'Himalaya, près des sources de la Jumma. Là, dans une très belle population de race aryenne, la polyandrie fraternelle était de règle à une date fort récente encore, et le nombre moyen des maris de chaque femme était quatre : « Quatre seulement », répondait une jeune femme de dix-huit ans au voyageur Skinner, qui l'interrogeait sur le nombre de ses époux. L'adverbe « seulement » indique bien, dans cette réponse, que ce nombre « quatre » n'est pas un maximum. Ces femmes polyandres ne voulaient pas croire, que le voyageur étranger fût célibataire ; car, dans leur pays, tous les hommes se marient le plus tôt

1. *Rig-Véda*, sect. II, lect. vi, hymne vii, 2.

2. *Ibid.*, sect. VII, lect. vi, hymne v.

3. A. Sadous, fragments du *Mahabharata*, pp. 104-106.

possible, dès qu'ils ont dépassé l'adolescence. Dans un précédent chapitre, j'ai essayé de remonter à l'origine de ces mœurs, pour nous au moins singulières, mais qui ne semblent pas avoir de répercussion fâcheuse sur la moralité de ces polyandres; puisque, chez eux, de même que chez certains aborigènes de l'Inde, le mensonge est abhorré et considéré presque comme un sacrilège, même alors qu'il est innocent¹

II. — LA MORALE ET L'ASCÉTISME

Ces mœurs primitives ne sont point ou ne sont plus celles de la très nombreuse population de l'Inde. Même dans l'Inde actuelle, celle des brahmanes, on peut relever plus d'un trait fort honorable de moralité générale, très supérieure à la morale védique. D'ailleurs, la doctrine brahmanique de la migration et de la réincarnation des doubles est nécessairement propre à inspirer des sentiments de pitié fort larges, même assez larges pour qu'on ne fasse plus de distinction sérieuse entre les hommes et les animaux; puisque, selon la doctrine, l'âme de chaque être humain a pu ou pourra un jour s'incarner sous une forme animale quelconque, en punition de ses fautes. Aussi, la morale hindoue proclame-t-elle la pitié comme la première des vertus. De cette conception est née la coutume de fonder des asiles, des hôpitaux pour les animaux, quadrupèdes, oiseaux, même pour les insectes. Dans un établissement de ce genre, richement doté par des personnes pieuses, Heber vit des singes, des bœufs, des paons, des chiens, des chevaux et même, dans de petites boîtes à ce destinées, des puces et des poux, tous animaux recueillis et protégés en considération des migrations passées et futures de leurs doubles².

1. Skinner, *Hist. univ. voy.*, vol. XXXVI, p. 458.

2. Heber, *Hist. univ. voy.*, vol. XXVI, p. 395.

Mais néanmoins la charitable sollicitude des Hindous se porte sur les hommes plus encore que sur les bêtes. Pour les riches, c'est presque un devoir religieux que de laisser derrière soi quelque fondation humanitaire, par exemple, de faire construire des réservoirs dans la campagne ou bien des caravansérails sur les grandes routes, au moins de planter le long des chemins des arbres pouvant donner aux voyageurs leur ombre et leurs fruits¹.

Dans ce qu'elle a de bon aussi bien que dans ses prescriptions déraisonnables, la morale indienne s'inspire ordinairement de la coutume et de la religion, devenue elle-même la première des coutumes. Toujours on agit par routine, sans peser la valeur morale des actes en eux-mêmes ; à toutes les critiques, les Hindous pensent victorieusement répondre en disant : « C'est la coutume ; on ne saurait aller contre les usages des ancêtres². » C'est une croyance générale dans l'Inde brahmanique, que l'on est moralement et religieusement responsable des malheurs dont on a été la cause, consciente ou non. Aussi, quantité de personnes irritées, même pour des motifs futiles, se suicident-elles afin que leur sang retombe sur la tête de celui qu'elles considèrent comme un ennemi, et l'on voit nombre d'hommes, et plus encore de femmes, s'empoisonner ou se jeter dans un puits à la suite d'une querelle en apparence futile. A ce sujet, je citerai un exemple, qui est typique. Il s'agit d'un homme, qui, ayant eu le dessous à la suite d'un procès relatif à un petit champ, imagina, pour se venger, de faire de ce champ un lieu maudit. Pour cela, avec l'aide de ses enfants et de ses proches, il construisit sur le terrain contesté une hutte en paille, où il mit le feu après y avoir fait entrer de force sa vieille femme, qui brûla avec la hutte. Les meurtriers étaient persuadés que l'esprit

1. Wake, *Evolution of morality*, t. I, p. 471.

2. *Lettres édifiantes*, t. XIV, p. 330.

de la défunte hanterait à l'avenir le champ perdu et le rendrait à jamais stérile. Sans doute, le plaideur lésé aurait pu se brûler lui-même et peut-être l'aurait-il fait, s'il n'avait eu sous la main sa vieille femme, qui, disait un indigène, ne lui servait plus à rien, et qu'il pouvait utiliser pour sa vengeance¹.

Brûler les femmes était, d'ailleurs, une très antique coutume de l'Inde, peut-être même une coutume antérieure au brahmanisme; seulement, les femmes ainsi sacrifiées étaient des veuves et ordinairement des veuves de haute caste, des veuves de rajahs. On ne les contraignait point à monter sur le bûcher, mais on les y décidait sans trop de peine en invoquant le point d'honneur, en insistant sur la déconsidération et la pauvreté, qui seraient, pour elles, la conséquence d'un immoral attachement à la vie. Certaines veuves tenaient à mourir dans les flammes surtout par vanité aristocratique; car les concubines et les femmes de caste inférieure ne se brûlaient jamais. La cérémonie se célébrait pompeusement; les victimes s'avançaient couvertes de pierreries et, après leur mort, on élevait sur l'emplacement du bûcher un temple où les femmes sacrifiées étaient déifiées². Les veuves indiennes avaient donc, pour se résigner à la mort, à une mort horrible, un triple motif: le point d'honneur aristocratique, la satisfaction de jouer un rôle glorieux dans une cérémonie pompeuse, enfin la perspective d'être sanctifiées, divinisées après leur mort. Sans doute, ces mobiles sont pour nous déraisonnables; ils dépassent cependant le niveau mental des races primitives. C'est qu'en effet les Aryens de l'Inde figurent, dans la hiérarchie du genre humain, parmi les races d'élite.

Pas plus que le bûcher des veuves hindoues, on ne saurait raisonnablement approuver l'ascétisme des soli-

1. Heber, *loc. cit.*, vol. XXXV, pp. 134-135.

2. *Lettres édifiantes*, vol. XIII, pp. 23-28.

taires de l'Inde; cependant, il est plus intelligent que celui des religions non brahmaniques, et même il n'est pas dénué d'un certain fonds de noblesse morale. J'en rappellerai quelques traits; car ce côté des mœurs hindoues nous renseigne sur la mentalité de la race. Le solitaire, l'ascète, ordinairement d'âge moyen, doit d'abord renoncer à la société habituelle des autres hommes, même de ceux de sa caste, et s'établir loin de tout lieu habité, dans une chaumière couverte de feuillage; puis, à partir de ce moment, il lui reste à donner l'exemple des plus rares vertus. La première de toutes est l'hospitalité. Le solitaire ascétique y doit penser sans cesse et, avant de prendre son frugal repas, il lui est prescrit de s'assurer qu'il ne se trouve près de sa cabane aucun homme ayant faim. En aperçoit-il un? il doit l'inviter à manger, quand même ce serait un ennemi personnel. Toujours, dans toutes les occasions, l'ascète devra s'appliquer à être juste, humain, sincère. Jamais la modération, la patience inlassable ne doivent l'abandonner, même quand on le maltraite et l'injurie¹. Pour la propriété foncière, quand il s'agirait d'un royaume; pour l'or et tous les avantages que ce métal procure; pour les femmes et les plaisirs sensuels, c'est-à-dire pour tout ce que les hommes désirent avec passion, le solitaire ne doit éprouver que du dédain. Le mobilier de l'ermitage se réduit toujours à quelques vases de cuivre et de terre; le vêtement de l'anachorète est en écorce, sans doute en écorce battue. A ses yeux, un seul don est appréciable, celui d'une vache. La femme de l'anachorète l'a-t-elle suivi dans sa retraite, comme autrefois la belle Sita accompagna le noble Rama? le solitaire doit réduire au plus strict minimum les plaisirs légitimes du mariage; car une seule faute d'incontinence suffirait pour annihiler les mérites accumulés par des années de pénitence austère².

1. Dubois, *Mœurs des peuples de l'Inde*, II, p. 239.

2. *Ibid.*, pp. 236-238.

Pourtant, la vie du solitaire ne doit point être absorbée tout entière par les macérations ; l'étude en réclame une part ; mais cette étude doit porter principalement sur la théologie, la métaphysique, en résumé la science mystique. Pourtant, on n'exclut point l'astronomie, qui, souvent, il est vrai, ressemble fort à sa sœur aînée et déraisonnable, l'astrologie judiciaire¹.

L'imagination dérégulée des Indiens s'est beaucoup exercée au sujet des anachorètes, qui, eux-mêmes, ne se sont pas toujours renfermés dans le cadre restreint, que je viens d'indiquer. Aucune macération, aucune aberration n'a fait reculer leur ascétisme, et les poèmes de l'Inde nous assurent, qu'ils en arrivaient ainsi à devenir plus puissants que les dieux eux-mêmes, à commander à toutes les forces de la nature et à être docilement obéis par elles. Alors, leur indigence devenait abondance, leur continence engendrait des voluptés surhumaines. Ainsi, on a vu, affirme-t-on, la vache d'un anachorète nourrir de son lait toute une armée et tel autre ascète acquérir par ses austérités et sa chasteté une puissance virile si prodigieuse, qu'il pouvait jouir des plaisirs génésiques sans la moindre interruption pendant plusieurs milliers d'années². Ces hyperboles démesurées sont tout à fait conformes à l'esprit de l'Inde. Pourtant, la dernière peut avoir un sens symbolique, savoir que l'exagération de la continence est capable d'engendrer une incontinence exaltée.

De pareils écarts d'imagination, et ils sont nombreux dans l'Inde, dénotent incontestablement une intelligence mal pondérée, mais pourtant capable d'élans, dont certains peuvent revêtir quelque grandeur morale. Les exemples n'en sont point rares dans les conceptions religieuses et dans les œuvres littéraires de l'Inde. Sans revenir sur ces grands sujets, que j'ai précédemment

1. Dubois, *loc. cit.*, t. II, p. 326.

2. *Ibid.*, pp. 236-239.

traités en détail, je rappellerai seulement quelques appréciations générales propres à caractériser l'intelligence indienne. Ainsi, les grandes religions de l'Inde sont, comme celles des autres pays et races, greffées sur un animisme borné, trop visible encore dans le Rig-Véda; mais, pourtant, le panthéisme des religions de Brahma et du Bouddha possède une ampleur unique dans l'histoire des mythes. L'idée de substituer à l'ensemble des doubles de toutes choses, que conçoivent les religions inférieures, un double unique de l'univers, identique à la somme des doubles partiels et duquel ils sortent tous, de même qu'ils y rentrent à la mort, est presque scientifique et se rapproche fort de notre matérialisme moderne, scientifique et philosophique. « A la place de ce que la *Bhagavad Gîta*, où la doctrine est magnifiquement exposée, appelle « l'Identique », mettons la substance matérielle du monde, telle qu'il est permis aujourd'hui de la concevoir, et alors l'idée brahmanique devient l'exacte expression de la réalité. En effet, l'univers est constitué par une masse vraisemblablement atomique, éternelle et infinie, d'où émanent tous les êtres particuliers, dans le sein de laquelle ils rentrent tous, après un laps de temps plus ou moins long, sans que, malgré toutes les transformations, un seul atome matériel se puisse perdre ou créer¹. » Sans doute, l'idée fondamentale du brahmanisme et du bouddhisme est encore de la métaphysique, mais de la métaphysique géniale, dont aucune autre religion ne s'est approchée. C'est là un bel exemple de ces élans intellectuels, dont je parlais tout à l'heure; et, quand une race en est capable, son intelligence ne saurait être taxée de vulgarité.

1. Ch. Letourneau, *Evolution religieuse*, p. 437.

III. — L'INTELLIGENCE INDIENNE ET SA CARACTÉRISTIQUE

L'intelligence indienne, en effet, se caractérise par des traits particuliers. J'entends parler de l'intelligence brahmanique, la seule qu'il soit possible de soumettre à un suffisant examen. Déjà, au dire des missionnaires européens, les enfants de la caste brahmanique seraient mentalement fort supérieurs à ceux des castes inférieures¹ et le fait se peut aisément admettre; puisque la caste brahmanique s'est, depuis des siècles, fait un monopole de toutes les principales occupations intellectuelles, bien ou mal entendues. Or, l'entendement est une fonction physiologique du cerveau et l'exercice développe ordinairement tous les organes, l'organe de la pensée comme les autres. Mais les castes inférieures elles-mêmes sont loin, dans l'Inde, d'être le rebut des races humaines. Toutes, à l'exception des parias, qui sont hors caste, ont horreur de l'ivrognerie et la fréquence de ce vice chez les Européens leur donne même de ces derniers une opinion très peu avantageuse. De même, les Indiens n'ont pas le goût des jeux de hasard et ils leur préfèrent un jeu tout à fait intelligent, le damier².

La race aryenne de l'Inde n'est donc pas mal douée du côté intellectuel, seulement son esprit a besoin d'être assagi et discipliné. Elle a un très grave défaut, celui de ne pas même soupçonner les limites du possible et de ne jamais distinguer l'illusion de la réalité. Ainsi, les Hindous n'ont pas d'histoire et même paraissent incapables de raconter exactement un fait quelconque³.

Dans le domaine poétique, l'Inde aryenne s'est élevée bien moins haut que dans la spéculation métaphysique. Les plus beaux passages de ses plus belles œuvres lit-

1. Waitz, *Anthropology*, t. I, p. 89.

2. *Lettres édifiantes*, XV, p. 282.

3. Heber, *loc. cit.*, vol. XXXVI, p. 84.

N.
 téraires sont entachés de verbosité, d'accumulation de comparaisons trop souvent fausses, etc., etc. La richesse de la couleur, la noblesse des sentiments, qui, çà et là, éclatent quand même, ne sauraient compenser ces capitales imperfections. Mais, pour bien mettre en relief les côtés faibles de la littérature indienne, il suffit d'établir un parallèle entre deux œuvres dont le sujet est sensiblement le même : le *Ramayana* de Valmiki et l'*Iliade* d'Homère. Les deux poèmes reposent sur un événement identique, sur le rapt d'une princesse. L'enlèvement d'Hélène amène la prise de Troie, comme celui de Sîta la prise de Lanka, dans l'île de Ceylan; mais quelle différence dans les développements! Lanka est une cité magique, habitée par de mauvais génies; Troie est, au contraire, une ville comme les autres villes grecques. Sîta est ravie à travers les airs; Hélène va tout simplement à Troie dans un navire. Rama attaque Lanka à la tête d'une armée de singes; Agamemnon conduit à Troie des contingents fournis par presque toutes les cités grecques. A Lanka, les assiégeants et les assiégés se battent surtout à coups de magie; à Troie, on s'égorge avec des lances, des épées d'airain, des flèches. A Lanka, les combattants accomplissent des hauts faits extravagants: par exemple, de leurs pauvres bras humains ou simiens, ils arrachent des cimes de montagnes et se les jettent à la tête, avec les forêts qui les couvrent et les éléphants qui y paissent. A Troie, on combat en hommes et avec des moyens humains; les dieux eux-mêmes n'en emploient pas d'autres, quand il leur plaît d'intervenir, etc., etc. On sent, dans ces contrastes, deux races psychiquement très dissemblables; l'une a l'imagination désordonnée d'un enfant malade; ses créations littéraires semblent des reflets de cauchemar; l'autre a une raison déjà bien équilibrée, son merveilleux ne saurait s'affranchir des conditions de la vie normale, etc.¹. Il y a là une

N.
¹. Ch. Letourneau, *l'Evolution littéraire, etc.*, p. 407.

dissemblance profonde, radicale, qui sépare les deux races aussi bien que des différences anatomiques. Pourtant, on s'accorde à confondre Indiens et Hellènes sous la commune dénomination d'Aryens, qui, d'ailleurs, représente surtout une parenté linguistique. La confrontation psychologique, que nous venons de faire, donne à penser que ces deux types supérieurs de race blanche peuvent et même doivent avoir eu des origines fort distinctes

IV. — LA LANGUE ET L'ÉCRITURE

Mais, quoique dépourvue de pondération, la race indienne a pu, en raison même de son activité mentale, se créer une langue qui passe, auprès des linguistes, pour le type le plus achevé des langues aryennes. Cette langue est le Sanscrit, devenu depuis des siècles une langue sacrée, après avoir été la langue littéraire de la caste brahmanique. C'est le « langage des dieux » (*Surabâni*), « l'écriture divine » (*Devanâgari*). Le Sanscrit, type de langue flexionnelle, se compose de mots condensés, car les lettres finales et initiales se tassent dans les mots, en même temps que les idées s'y accumulent¹. Depuis longtemps, le Sanscrit a cessé d'être parlé : c'est une langue morte ; mais c'est la langue de la poésie, celle de toutes les grandes œuvres épiques et religieuses, mnémoriquement conservées et oralement transmises, quoiqu'il y eût des écritures dans l'Inde plusieurs siècles avant Jésus-Christ². Le Sanscrit est aussi un idiome accentué, une langue chantante, ayant même une sorte de gamme musicale, survivance des origines, de l'époque primitive où la langue, pauvre encore, multipliait les acceptions des mots en faisant varier leur prononciation.

1. A. Lefèvre, *Virgile et Kalidasa* (préface du *Nuage messenger*).

2. Posnett, *Comparative Litterature*, pp. 299-301.

Dans l'Inde, l'invention de l'écriture est assez ancienne pour que la tradition en fasse honneur à Brahma lui-même. Il en aurait, dit une légende, fourni le modèle dans les sutures du crâne humain, dont les dentelures ne sont rien moins que des mots écrits, indiquant à l'avance, pour qui sait les lire, la destinée qui attend l'individu¹. Mais l'écriture, ou plutôt les écritures de l'Inde, sont loin d'être parfaites ; leur évolution est beaucoup moins avancée que celles d'Europe. Ainsi, les consonnes n'y sont pas encore nettement séparées des voyelles. Celles-ci même ne s'écrivent pas, si ce n'est au commencement des mots². De plus, il n'existe encore aucune ponctuation, et nul intervalle ne sépare ni les mots ni les phrases. De toutes ces imperfections résulte nécessairement une écriture difficile à lire³.

Le papier n'est pas inconnu dans l'Inde, où l'on en fabrique avec les filaments d'un aloès, comme on le faisait dans l'ancien Mexique. Pourtant, on n'écrit pas sur du papier, mais sur les feuilles de deux espèces de palmier, que les Grecs prirent pour des écorces préparées. Pour écrire sur ces feuilles, l'encre est inutile, on y grave les lettres avec un style ou poinçon de fer, comme on le faisait sur les tablettes de notre antiquité classique. Ces feuilles sont rigides, solides, durables, et l'on peut même écrire sur leurs deux faces⁴. Le brochage et la reliure de ces feuilles chargées de caractères sont des moins compliqués. On réunit simplement les feuilles en les enfilant aux deux extrémités avec deux courtes tiges de fer ou de bois, puis on les relie en plaçant le paquet des feuilles entre deux tablettes, de l'une desquelles pend un cordon qui sert à maintenir l'ensemble⁵.

Ces procédés ont un caractère commun, celui d'une

1. Dubois, *loc. cit.*, t. II, p. 114.

2. *Ibid.*, pp. 117-122.

3. *Ibid.*, p. 119.

4. *Ibid.*, pp. 120-121.

5. *Ibid.*, p. 123.

grande simplicité pratique, qui dénote une haute antiquité. La tradition orale aidant, ils ont suffi pour conserver la littérature religieuse, poétique et philosophique, ou, plutôt, métaphysique, de l'Inde ; mais les quelques imperfections, si faciles à corriger, qui ont persisté dans l'écriture, indiquent clairement que l'art d'écrire ne s'est point vulgarisé dans l'Inde et qu'il est resté en arrière des progrès réalisés par la langue.

V. — LA SCIENCE MATHÉMATIQUE

En apparence, les Aryens de l'Inde étaient suffisamment doués et outillés pour aborder avec succès la culture des sciences proprement dites. Mais, pour le faire, il leur aurait fallu au préalable discipliner leur esprit, réprimer les écarts habituels de leur imagination. Ils n'y sont pas suffisamment parvenus ; aussi, leurs progrès scientifiques ont-ils été médiocres. Il est pourtant une branche du savoir, dans laquelle ils se sont particulièrement distingués : c'est celle où l'observation objective ne joue qu'un rôle très secondaire, tandis qu'au contraire la spéculation subjective y trouve, pour s'exercer, un libre et vaste champ ; c'est la science des nombres, la mathématique.

Les langues de l'Inde sont les plus riches du monde en expressions numériques, surtout pour désigner les nombres élevés. De nos langues européennes, le grec, seul, a un mot spécial pour dire dix mille. Au contraire l'hindoustani a des expressions pour cent mille (*lak*), même pour dix millions (*krar*). A ce sujet, il est bon de remarquer que notre antiquité classique n'a pas eu de terme équivalant à *million*, et que notre mot *milliard* est tout moderne. Au contraire, l'esprit indien s'est de très longue date familiarisé avec les nombres les plus élevés, et il le doit surtout à sa métaphysique religieuse, qui, pour exprimer sa fantastique chronologie mythique,

avait imaginé des périodes d'une durée plus qu'hyperbolique. Ainsi, le *Calpa*, un jour de Brahma, embrasse quatre milliards trois cent vingt millions d'années, et comprend quatorze époques (*Manouantaras*), dont chacune se subdivise en soixante et onze *grands âges* (*Mahayougas*). Enfin, chacun de ces grands âges se partage lui-même en quatre âges simples (*yougas*), dont le premier dure 1.296.000 ans, et le dernier, 432.000 années seulement¹.

On voit donc, qu'en faisant effort pour donner de la précision numérique aux énormes durées qu'elle attribuait aux époques de sa mythologie, l'imagination indienne a pu, sans y viser, contribuer aux progrès de la science des nombres. Au simple point de vue philosophique, le fait est curieux; car il met bien en évidence la parenté psychique, qui relie manifestement la spéculation métaphysique à la spéculation mathématique. L'une et l'autre en effet planent au-dessus ou mieux en dehors de l'observation du réel; seulement la seconde est contenue dans des limites raisonnables par l'idée même du nombre d'où elle procède; au contraire, rien ne gêne les chevauchées de l'autre dans le monde illimité de l'abstraction et du rêve. En restant sur le terrain de la psychologie expérimentale, on comprend aussi comment un homme peut être à la fois très bon mathématicien et absolument incapable, quand il s'agit des sciences d'observation et de leur philosophie.

Enfin, de toutes ces considérations, on est en droit de conclure, que l'éducation fait fausse route alors qu'elle attribue aux sciences mathématiques une part trop large dans les programmes d'étude.

Dans l'Inde, où les tendances spéculatives de la race se sont donné libre carrière, les mathématiques ont, de bonne heure, atteint un haut degré de développement. Ainsi, dès les premiers siècles de notre ère, les Indous

1. De Jancigny, *Inde*, p. 219.

avaient trouvé le rapport de la circonférence au rayon.

Le *Sourya Sidhanta* (v^e et vi^e siècles) renferme une trigonométrie avancée et des théorèmes, que l'Europe n'a découverts qu'au xvi^e siècle. Comme il fallait s'y attendre, c'est surtout dans la branche la plus abstraite des mathématiques, dans l'algèbre, que les Hindous se sont distingués. Au v^e siècle de notre ère, le mathématicien Arya Bhatta résolvait des équations à plusieurs inconnues et se servait par conséquent de méthodes perfectionnées et bien plus anciennes que lui¹. Ses travaux soutiennent la comparaison avec ceux des mathématiciens modernes.

Nous avons vu, que toutes les numérations sont d'origine digitale, et, par suite, ordinairement décimale; mais ce qu'on appelle en arithmétique le système décimal est d'origine indienne. Enfin, il importe de rappeler que toute notre antiquité n'a pas eu de chiffres; les lettres romaines lui en ont tenu lieu. Or, c'est de l'Inde, que les Arabes nous ont apporté nos chiffres et la manière de s'en servir. Il est à noter cependant qu'en raison de la multiplicité des races existant dans l'Inde il y règne en bien des choses une grande variété, notamment dans les écritures et dans les signes arithmétiques. Les Tamouls, par exemple, se servent encore des lettres de leur alphabet pour exprimer la plupart des nombres; ils ne sont donc pas plus avancés en ce point que ne l'étaient non seulement les Romains², mais toute l'antiquité, et même notre Moyen âge.

L'Aryen de l'Inde tient donc le premier rang parmi les races humaines au point de vue de la spéculation mathématique, comme il le fait tout aussi incontestablement dans les hautes conceptions métaphysiques.

1. Jancigny, *loc. cit.*, pp. 215-216.

2. Dubois, *loc. cit.*, t. II, p. 119.

VI. — LES SCIENCES NATURELLES ET LA SCIENCE

Si l'Inde a brillé dans les sciences mathématiques, elle est, au contraire, restée fort obscure dans les sciences naturelles; car, dans ce domaine, la spéculation doit s'effacer devant l'observation sagace et exacte. Ainsi nous apprenons par Mégasthènes, que, de son temps encore, les philosophes indiens, c'est-à-dire les brahmanes, croyaient à l'existence d'hommes sans bouche, à l'alimentation desquels suffisait le fumet des viandes cuites ou le parfum des fleurs et des fruits¹. Pour la géographie, les connaissances pratiques de l'Inde ancienne se sont bornées à quelques contrées voisines; mais l'imagination indienne s'était construit de toutes pièces un monde terrestre plein de fantaisie. Au centre du disque terrestre se dressait une montagne conique, le mont Mérou, dont les flancs étaient en pierres précieuses et qui portait sur son sommet le paradis terrestre. Autour du mont Mérou s'étalaient en ceintures concentriques sept régions habitables, que séparaient sept mers².

L'Inde ne pouvait non plus manquer d'être une patrie d'élection pour l'astrologie, dont il est difficile de séparer les connaissances réelles des Indiens en astronomie. Dans cette pseudo-science du ciel, les planètes sont conçues comme des êtres vivants et de caractères fort divers. Les unes sont bienfaisantes, les autres toujours animées de malveillantes intentions³. Les éclipses sont causées par des géants, mais d'une grandeur prodigieuse. Ces géants guettent sans cesse, pour les dévorer, le Soleil et la Lune; car, jadis, ces astres les ont empêchés de manger leur part du « beurre de vie »⁴, etc. Néanmoins, malgré ces

1. Strabon, liv XV, ch. I, § 57.

2. Jancigny, *loc. cit.*

3. Abbé Dubois, *loc. cit.*, t II, p. 50.

4. Sonnerat, *Voyage aux Indes*, t. I, p. 226.

folles imaginations, les brahmanes ont fait des observations astronomiques. Ils ont calculé exactement le passage de Vénus sur le Soleil¹; ils ont déterminé un écliptique divisé en vingt-sept stations lunaires et cela en l'an 1442 avant Jésus-Christ², etc.; mais jamais ils ne sont parvenus à formuler aucune théorie générale. Ajoutons, que leur savoir astronomique était tenu secret et que l'art d'observer ne s'enseignait qu'à un petit nombre d'initiés³. En accumulant les observations patientes, comme on le fit aussi en Egypte et en Chaldée, les astronomes de l'Inde étaient parvenus, sans calculs, à prédire les éclipses et à dresser un calendrier, où l'on avait grand soin d'indiquer les jours fastes et les néfastes⁴. A la cour des princes, des astrologues étaient même chargés d'aller, chaque matin, communiquer gravement, d'abord au prince, puis à son éléphant de parade, l'opinion du calendrier sur la qualité bonne ou mauvaise du jour, et l'on réglait là-dessus les visites, les promenades, la chasse⁵. De même, dans les temples, des fonctionnaires de la même espèce lisaient aussi, chaque matin, aux idoles, les prédictions de l'almanach⁶. Comme la science s'était depuis de longs siècles immobilisée, toutes ces pratiques ridicules étaient encore en usage au siècle dernier. A cette date si récente, on continuait toujours, à la manière des primitifs, à considérer tous les corps célestes comme des êtres vivants. On croyait même savoir, que ces corps célestes avaient des caractères très dissemblables; les uns étaient bienveillants, les autres très méchants. Or, ces astres se remplaçaient tour à tour dans le gouvernement du ciel et même la planète régnante avait toujours pour ministre celle qui lui devait succé-

1. Sonnerat, *loc. cit.*, p. 223.

2. Jancigny, *Inde*, p. 214.

3. *Ibid.*, p. 214.

4. Abbé Dubois, *loc. cit.*, t. I, pp. 181-183.

5. *Ibid.*, t. I, p. 182.

6. *Ibid.*, p. 182.

der, l'année suivante. La Lune, Mercure, Jupiter et Vénus étaient invariablement animés des meilleures intentions ; aussi, sous leur règne, tout prospérait sur la terre : les moissons étaient abondantes, les arbres chargés de fruits ; la joie régnait dans le monde. Au contraire, le Soleil, Mars et Saturne étaient des astres pleins de méchanceté, enclins au mal et s'en délectant ; aussi, presque toujours, des calamités marquaient les années de leur règne, qui étaient essentiellement néfastes¹.

La météorologie, si importante pour la vie et l'industrie rurales, était abandonnée, on le savait aussi de source certaine, aux caprices de sept éléphants célestes dont la fonction consistait à apporter de l'eau aux nuages, évidemment conçus, à la manière très primitive, comme de grandes outres. Chacun de ces pachydermes supraterrrestres avait son jour de service. Quatre d'entre eux étaient de braves bêtes, qui travaillaient avec zèle et alimentaient ainsi les outres nébuleuses pour des pluies abondantes et fécondantes. Au contraire, les trois autres s'acquittaient de leur office avec une coupable nonchalance, d'où sécheresse, mauvaises récoltes et disettes². Ces conceptions puériles, mais qui semblent parentes du Mazdéisme persan, dérivent de celles que les hymnes du Rig-Véda exposent avec tant de grandiloquence et elles montrent que de longs siècles écoulés n'ont pas suffi à mûrir l'intelligence indienne. Au reste, toute l'astronomie indienne se compose d'observations constatées, mais sans démonstration, sans interprétation raisonnable, sans théorie générale : l'appréciation philosophique fait complètement défaut ; le rêve a tenu la place de la pensée.

1. Abbé Dubois, *loc. cit.*, t. II, p. 50.

2. Abbé Dubois, *loc. cit.*, p. 51.

VII. — L'ARRÊT DU DÉVELOPPEMENT SCIENTIFIQUE

Avec de telles prédispositions à l'erreur et aux conceptions puériles, il est à peu près impossible de cultiver heureusement les sciences naturelles. Pourtant, la chimie empirique des Indiens savait préparer les acides forts, sulfurique, nitrique, chlorhydrique, les oxydes métalliques, le sulfate de cuivre, les sulfures de fer, de mercure, d'antimoine, etc.¹. Leurs chirurgiens en étaient arrivés à pratiquer l'opération de la taille et celle de la cataracte. Leur médecine, purement empirique, était une science de bonne femme ; mais on attribuait aux médecins de grands pouvoirs. C'étaient des magiciens capables de rendre fécondes les femmes stériles, de déterminer à l'avance le sexe de leurs enfants, etc.². En somme, l'Inde n'avait pas de sciences naturelles qui lui fussent propres, car on ne peut gratifier du nom de science d'incohérentes et empiriques collections de faits sans interprétation, sans classification, comparables aux musées embryonnaires, que s'amuse souvent à créer nos enfants, et qui restent infécondes entre les mains de gens incapables même d'essayer à les comprendre. Ajoutons que ces sciences rudimentaires semblent frappées d'un arrêt de développement ; puisque, depuis des siècles et jusqu'à l'intrusion des Européens, elles n'avaient réalisé aucun progrès notable et se transmettaient, au siècle dernier encore, dans les écoles, littéralement, même mnémoniquement, sans que le maître songeât à les étendre ni l'élève à les comprendre³. A vrai dire, l'Inde, même moderne, en était encore restée au point de vue de ses anciens auteurs mystiques, pour

1. Jancigny, *Inde*, p. 244.

2. Strabon, liv. XV, ch. 1, § 60. — Sonnerat, *loc. cit.*, p. 197.

3. Dubois, *loc. cit.*, t. II, p. 47.

qui « la Science », sans épithète, était simplement la spéculation mythique et mystique.

Mais nous avons déjà pu constater des résultats analogues dans toutes les autres grandes civilisations primitives : en Egypte, en Chaldée, en Chine. Dans tous ces premiers foyers de culture, nombre de précieux progrès ont été réalisés ; l'industrie s'est développée, les langues se sont perfectionnées, des écritures se sont créées ; la science même est née, mais surtout sous sa forme spéculative, métaphysique et sans se dégager de l'animisme primitif. On peut même dire que cet animisme l'a engendrée ; puisque la première science cultivée, l'astronomie, ne l'aurait pas été, si l'on n'avait poursuivi des recherches astrologiques, de même que l'alchimie a précédé la chimie et les exorcismes magiques la thérapeutique médicale.

Que cette phase d'enfance fût inévitable, on peut l'admettre ; mais pourquoi, dans toutes ces vieilles monarchies, auxquelles, tout compensé, l'humanité en général doit beaucoup, pourquoi l'enfance mentale n'a-t-elle point été suivie de la maturité, comme il doit arriver dans un développement normal et complet ? En faut-il accuser l'infériorité des races ? Nullement. En tout, ce qui est vraiment difficile, c'est la création, c'est l'invention initiale : or, dans ces vénérables foyers de civilisation, on avait tout commencé. Il suffisait de persévérer, d'ajouter les faits aux faits, de les trier, de les classer : ils auraient fini par parler d'eux-mêmes. Ce qu'était l'intelligence des savants de l'ancienne Egypte ou des castes de mages de la Chaldée, nous ne le pouvons savoir ; mais, dans l'Inde, la caste des brahmanes était douée d'une grande puissance de spéculation, d'une imagination vive et forte, d'une large mémoire ; puisque tout, chez elle, s'enseignait et s'apprenait mnémoniquement. Dans la spéculation mathématique elle a même été longtemps au premier rang. Par la pratique de l'observation méthodique, son exubérante fan-

taisie se serait assagie, disciplinée ; elle aurait pu passer du service de l'erreur à celui de la vérité. Or, il n'en a rien été et la cause déterminante en est bien visible. Le grand obstacle, qui a stérilisé l'esprit de l'Inde, a été la religion, la religion soutenue et professée par une caste, se renfermant de parti pris dans la tradition, se déshabituant et déshabituant le reste de la population du raisonnement et de la pensée libre.

Tout à l'heure, je faisais remarquer, que les organes se développent par l'exercice, sans en excepter celui de la pensée, l'organe cérébral ; mais si l'exercice sain et normal fortifie le cerveau et par suite l'esprit, l'inaction le paralyse et limite son activité. Or, nous savons aussi que les centres nerveux sont par excellence susceptibles d'empreintes durables, qui même, une fois suffisamment fixées, deviennent transmissibles par l'hérédité. On commence par perdre l'habitude d'observer, de raisonner, de penser ; puis on en perd la possibilité : la fonction elle-même est amoindrie ou déviée. Pour lui rendre sa vitalité première, une longue éducation en sens inverse sera plus tard nécessaire.

Tout cela est arrivé en Egypte, en Chaldée, dans l'Inde, où des castes ou des classes de prêtres ont réussi à enrayer le progrès. En Chine, la classe des lettrés a rempli le même et funeste office. Quelles que soient la race et la contrée, de pareils arrêts dans l'évolution mentale se peuvent provoquer, si on s'applique à les obtenir avec une ténacité suffisante. Ce sont là des enseignements, que devraient avoir constamment présents à l'esprit les dirigeants, classes ou individus, de tous les pays et de tous les temps.

CHAPITRE XIV

LA MENTALITÉ HELLÉNIQUE

SOMMAIRE. — I. *Primitive mentalité des Grecs* : sauvagerie des Hellènes primitifs ; les emprunts de la Grèce. — II. *L'évolution esthétique en Grèce* : l'évolution de la peinture en Grèce ; évolution de la sculpture. — III. *La littérature grecque* : survivances esthétiques ; la danse esthétique d'après Lucien ; l'opéra-ballet primitif ; genèse des genres littéraires ; de la poésie à la prose ; caractère de la littérature hellénique. — IV. *La philosophie hellénique* : premières spéculations ; les sentences des « sages » ; témérité enfantine de la première philosophie ; Thalès ; Anaximandre ; les « éléments » ; les cosmogonies par les « éléments » ; la libre pensée d'Anaxagore ; Pythagore et ses chimériques spéculations ; le *nirvāna* d'Empédocle ; l'impiété raisonnée de Xénophane ; Leucippe, Démocrite, Epicure et l'atomisme ; les canons de l'éthique épicurienne ; Platon, Socrate et Aristote. — V. *Le mérite et le rôle de la Grèce* : primauté intellectuelle et esthétique de la Grèce ; son respect pour la liberté de pensée.

I. — PRIMITIVE MENTALITÉ DES GRECS

En étudiant analytiquement les diverses faces de l'évolution sociologique dans l'humanité, à partir des races les plus inférieures, il est un degré où l'on a conscience de faire un saut brusque, de franchir un intervalle considérable. Ce hiatus se constate, alors que l'on passe des grands Etats monarchiques de l'antiquité à la Grèce, à la Grèce classique. C'est que tous les principaux foyers de la culture antique, la Chine, l'Égypte, la Chaldée, l'Inde, ces laboratoires sociaux et industriels où se sont créés ou perfectionnés les institutions, les mythes, les métiers, les arts, les premières sciences, etc., ont tous un défaut grave, celui de s'être immobilisés à un certain point de leur développement. Dans d'autres

? ouvrages, j'ai montré qu'il fallait attribuer cette paralysie du progrès mental et social à l'influence combinée de la théocratie et de la monarchie absolue. Mais, dans le monde antique, la Grèce fait exception à la règle. Sa marche en avant est ininterrompue et même s'accélère jusqu'au jour où les vices de son organisation sociale, la détérioration et la régression des mœurs entraînent la décadence générale. Le bien fondé de cette vue générale ne saurait guère être mis en doute; mais on aurait tort d'en conclure; que, toujours et à toutes les périodes de son évolution sociale et politique, la Grèce a différé des autres pays et races et surtout qu'elle n'a pas eu, comme eux, sa période d'enfance sociologique. Il n'en est rien. La loi d'évolution est universelle et les commencements helléniques ressemblent exactement à tous les autres. Les écrivains mêmes de la Grèce ont pris soin de nous renseigner à ce sujet. Leurs ancêtres, disent-ils, erraient dans les bois et les montagnes, en hordes sauvages, qui cherchaient un abri dans les cavernes. Ces premiers Grecs ne connaissaient même pas l'usage du feu et étaient volontiers cannibales; car leur alimentation habituelle se composait de racines, de glands ou de faines¹. En se civilisant un peu, ces sauvages passèrent de la horde au clan, première forme sociale régulière, qui eut chez eux une bien longue durée; puisqu'on la retrouve encore, quoique modifiée, dans le γένος d'Athènes. Si la civilisation hellénique s'est développée avec une vitesse relative, c'est surtout grâce à de très nombreux emprunts faits à des peuples étrangers, notamment à l'ancienne Egypte, et ces emprunts ont singulièrement hâté les progrès de la Grèce.

Même les dieux helléniques sont, pour la plupart, des dieux importés. Écoutons sur ce point Hérodote: « Hormis Neptune et les Dioscures, dit-il, hormis Junon,

1. Pausanias, liv. VIII, ch. 1, etc. — Eschyle, *Prométhée*. — Pindare, *ad Pyth.*

Vesta, Thémis, les Grâces et les Néréides, les noms de tous les autres dieux ont toujours existé chez les Égyptiens¹. » Platon pense que les premiers dieux des Grecs ont été les mêmes que ceux d'une foule d'autres barbares : « le Soleil, la Lune, la Terre, les astres et le ciel² ». L'écriture, on le sait, fut importée en pays grec par les Phéniciens. Peut-être pourrait-on comparer, mais très grossièrement, l'évolution assez rapide de la Grèce, surtout en ce qui concerne les arts et métiers, les lettres et les éléments des sciences, à la récente transformation, mais celle-là extrêmement précipitée, du Japon ancien en Japon moderne. Seulement, et ceci est bien particulier à la Grèce, les Hellènes, en acceptant des autres peuples, leurs aînés, nombre d'inventions utiles, d'idées précieuses, ne se sont pas bornés à conserver telles quelles ces acquisitions d'emprunt. Presque toujours, ils les ont marquées de leur empreinte, il les ont améliorées, complétées, métamorphosées même à tel point qu'à première vue toutes ces créations d'origine étrangère semblent nées sur le sol même de la Grèce. Ainsi, l'érudition exégétique, seule, peut retrouver dans la gracieuse mythologie des Hellènes certaines divinités égyptiennes ou sémitiques. Les Grecs n'inventèrent point non plus l'écriture alphabétique. Cette écriture, née en Égypte, leur fut apportée par les Phéniciens, qui déjà avaient eu le grand mérite de la simplifier, de la rendre pratique. Le vieil alphabet phénicien resta même populaire en Grèce jusqu'à la fin du v^e siècle avant Jésus-Christ, date à laquelle il fut remplacé par les caractères ioniens³ et devint le système alphabétique, si commode et si pratique, d'où sont sorties toutes nos écritures d'Occident.

Mais tout cela est fort connu. Moi-même, j'ai eu occa-

1. Hérodote, II, p. 50.

2. Platon, *Cratyle*.

3. P. Girard, *l'Éducation athénienne*, p. 37.

sion jadis d'en parler, en traitant de l'éducation. Je pourrai donc, en essayant aujourd'hui de retracer l'évolution mentale des Grecs, passer très rapidement sur tout ce qui ne caractérise pas spécialement la civilisation hellénique. J'y suis, d'ailleurs, contraint par la nécessité où je me trouve d'enfermer mon exposé dans de fort étroites limites, obligation qui, d'ailleurs, ne saurait gravement préjudicier à cette étude spéciale, dont le but principal est de rechercher les modes d'activité mentale, par lesquels la Grèce s'est fait une place inoubliable dans l'histoire du genre humain. Or, le génie grec a été original surtout dans les arts, dans la littérature, dans les sciences et dans la spéculation philosophique.

II. — L'ÉVOLUTION ESTHÉTIQUE EN GRÈCE

Dans l'antiquité, la Grèce a été la patrie idéale du beau artistique ; pourtant, elle n'a pas excellé dans toutes les branches de l'art et surtout elle a très modestement commencé dans chacune d'elles.

Pour la peinture, dans laquelle la Grèce ne semble pas avoir dépassé le médiocre, elle a débuté à la manière des sauvages. Ses premiers essais sont d'abord des vases, généralement peints en rouge, la plus belle des couleurs pour les primitifs, et ornés de traits, de lignes tantôt noires, tantôt d'un rouge plus foncé que le fond. Sur certains de ces vases, on a représenté, au moyen de dessins qu'un Peau-Rouge pourrait signer, des oiseaux, des quadrupèdes, des hommes¹ ; mais ce sont là les ordinaires commencements des sauvages et des enfants. Certainement, les Grecs primitifs seraient arrivés d'eux-mêmes à des phases plus relevées de l'art : mais leur apprentissage fut singulièrement abrégé par des initiateurs.

1. Schliemann, *Mycènes, Ilios, Tirynthe* (passim).

Ceux-ci leur firent « sauter des classes », comme on le dit de ceux de nos écoliers, qui, au cours de leurs études, doublent leur pas scolaire. Les instituteurs de la Grèce le furent sans y penser le moins du monde et eux-mêmes étaient fort médiocrement doués au point de vue artistique : ces initiateurs furent les marchands phéniciens, qui, commerçants avant tout, se bornaient le plus souvent à colporter en Grèce des coupes ornées à la manière assyrienne ou égyptienne. Quoique bien médiocres, ces ouvrages émerveillèrent les Hellènes à demi sauvages, qui, bien longtemps, se bornèrent à copier ces coupes phéniciennes, d'abord servilement, puis librement et en leur donnant un caractère grec. On a remarqué que certaines scènes, indiquées par Homère dans sa célèbre description du Bouclier d'Achille, se retrouvent exactement reproduites sur des vases phéniciens¹.

Mais, sur tous ces vases et, plus tard, sur les fresques et tableaux, quand on s'avisait d'en peindre, on donna d'abord aux hommes et aux animaux une couleur uniforme. A la longue pourtant, des novateurs ingénieux eurent l'idée très féconde d'indiquer sur leurs peintures les ombres et, par suite, les reliefs ; ils le firent d'abord gauchement, à l'aide de grossières hachures brunes ou noires. Pourtant, il y avait là une idée géniale, et elle se réalisa de plus en plus intelligemment. Un artiste inventif, dont le nom nous a été conservé, Apollodore (nom prédestiné), s'efforça de donner les teintes du modèle, les teintes réelles, aussi bien aux ombres qu'aux clairs ; il apprit, suivant l'expression dont se servirent les Grecs, à « colorer l'ombre », et il en devint célèbre².

Dès lors, la peinture était créée, mais bien primitive encore. Ce n'était que de la peinture d'ornementation, soit sur les vases, soit dans les temples, et elle n'imitait la nature que de fort loin. Les personnages figurés

1. Clermont-Ganneau, *Mythologie iconographique* (brochure, 1878).

2. R. Ménéard, *Histoire des beaux-arts*.

étaient rangés à la file et presque toujours de profil. Leur silhouette se détachait toujours sur un fond d'une teinte uniforme. Enfin, pour exprimer la succession et la variété des actes, on répétait naïvement les mêmes figures dans des attitudes variées; procédé enfantin, mais naturel, qu'employèrent aussi les artistes de notre Moyen âge. Mais le génie grec ne pouvait se pétrifier, comme l'avait fait l'Égypte : il était d'une autre essence. Dans les petites cités helléniques, l'initiative, l'originalité, l'esprit de recherche n'étaient pas étouffés, comme il arriva dans les grands pays monarchiques et théocratiques de l'antiquité, par le despotisme et le ritualisme. La Grèce n'emprunta à l'Égypte, à la Phénicie, à la Chaldée que les commencements de l'art, les germes, qui, chez elle, évoluèrent assez rapidement. La peinture se détacha de l'ornementation, comme la musique instrumentale se séparait du chant, et l'on en arriva à peindre de véritables tableaux, souvent fort appréciés et chèrement payés; puisque, raconte-t-on, le roi Attale offrit au peintre Nicias, de l'École d'Athènes, une somme équivalente à 270.000 francs de notre monnaie, pour un tableau représentant Ulysse alors qu'il évoque les ombres des morts¹. Néanmoins, la Grèce ne porta point à sa perfection l'art de la peinture; ce fut dans les représentations plastiques, en sculpture, qu'elle eut cette gloire.

Jusqu'à une date, bien récente encore, les littérateurs, les historiens, les auteurs de traités d'esthétique n'avaient pas eu une idée pourtant des plus simples, à savoir qu'en toute chose la maturité présuppose l'enfance; des siècles durant, on a ratiociné sur les chefs-d'œuvre de la sculpture grecque sans s'occuper en rien de leur genèse, sans même en soupçonner l'existence. A un certain moment, pensait-on, il était né en Grèce toute une lignée de grands artistes, qui, pour

1. Ménard, *loc. cit.*, p. 92.

savoir tout, n'avaient eu besoin de rien apprendre. Par une sorte de génération spontanée, la Vénus de Milo, la Vénus du Capitole, l'Apollon du Belvédère, tant d'autres chefs-d'œuvre avaient surgi dans le cerveau d'artistes prédestinés, qui, aussitôt, les avaient réalisés d'un magistral ciseau. Nous ne croyons plus à ces miracles. Depuis que la grande doctrine de l'évolution est venue nous réveiller de notre long sommeil, on s'est mis à rechercher les origines de toute chose et, pour la sculpture grecque, on les a aisément trouvées. Nous savons que les débuts de la statuaire grecque ont été pénibles et lents, comme tous les débuts. Les ébauches plastiques exhumées à Mycènes sont comparables aux sculptures en bois des Papous de la Mélanésie. Ce sont des figures en terre cuite et elles sont extrêmement rudimentaires, analogues à celles que nos enfants s'amuse à modeler dans les jardins Frœbel : avec beaucoup de bonne volonté, on arrive à y reconnaître des représentations de vaches, de femmes, etc., parfois une tête de vache surmontant un corps de femme, etc.¹.

D'autre part, il n'est pas téméraire de supposer que, dans les temples grecs, les représentations des divinités ont dû compter pour les meilleurs spécimens de l'art connus. Or, longtemps on n'érigea dans les temples, au lieu de figures sculptées, que des poteaux supportant des attributs ; puis on sculpta de grossières statues en bois, mais peintes de couleurs crues et habillées comme des poupées². Chez les Argiens, une idole de Junon extrêmement révérée n'était qu'une poutre grossièrement travaillée³. Ce fut encore l'influence des statuette modelées ou sculptées de l'Assyrie et de l'Égypte, qui guida les premiers artistes grecs, dont les statues furent, à l'image de ces modèles, des figures raides,

1. Schliemann, *Mycènes*, pp. 59, 137.

2. R. Ménard, *loc. cit.*, p. 52.

3. Pausanias (*passim*).

quasi rectangulaires, ayant les bras collés au corps, les jambes et les pieds joints, en même temps qu'elles étaient totalement dépourvues d'expression aussi bien que de mouvement. En outre, les artistes d'alors s'essayaient, mais très maladroitement, à fouiller des bas-reliefs représentant des scènes de chasse ou de guerre.

Pourtant, après bien des années d'apprentissage, on voit une vraie sculpture sortir lentement de ces œuvres embryonnaires. Aux statues primitives, peintes et vêtues, parées, frisées, chargées de colliers, de diadèmes, de boucles d'oreille et le plus souvent hiératiques, succèdent des images se rapprochant graduellement de la vérité, mais de la vérité esthétique, de la vérité belle. Dans la statuaire sacrée, les artistes étaient gênés par la tradition; il y avait des formes et des attitudes canoniques, dont on ne pouvait beaucoup s'écarter. Mais dans d'autres œuvres, profanes celles-là, le génie artistique pouvait se donner plus libre carrière, notamment dans les statues d'athlètes.

En effet, tout athlète trois fois vainqueur dans les jeux devait avoir sa statue en pied. Ce fut un vrai bonheur pour la sculpture grecque, car là il ne pouvait plus être question de types conventionnels; au contraire, il s'agissait de reproduire avec la plus complète exactitude le relief des muscles victorieux, les formes du corps et les traits du visage. Ces résultats une fois atteints, on alla plus loin; on s'efforça d'animer les statues, de leur donner du mouvement, des attitudes naturelles et expressives. Après Alexandre, on en vint à négliger la sculpture athlétique, pour s'attacher à faire, en les idéalisant, les portraits des grands personnages. Dès lors, l'art, l'art pratique, est complet; il peut rivaliser avec la nature et en fixer les aspects esthétiques, même quand ils sont fugitifs, exprimer à la fois la beauté des formes et la vie des expressions: le terrain est préparé; les grands artistes peuvent apparaître. Dans l'antiquité,

ils ne sont nés qu'en Grèce. Or, c'est là un des glorieux caractères de la civilisation grecque et bien longtemps on l'a rattaché à des causes fictives et entièrement secondaires. Tous, nous avons lu de savantes dissertations, dans lesquelles on s'efforçait d'établir que l'éclosion du génie hellénique résultait du beau climat et surtout de la forme dentelée de la péninsule grecque ; mais les Grecs d'Asie ont largement contribué au développement artistique des Hellènes. Enfin, ni le climat de la Grèce ni le grand nombre de ses golfes et de ses caps n'ont empêché la décadence, et, depuis lors, ces dentelures du rivage n'ont pas eu le magique pouvoir de susciter une renaissance. Force est donc de rapporter le vif éclat de la floraison esthétique en Grèce à ses vraies causes, c'est-à-dire, en premier lieu, à la race et, en second lieu, à l'état social et politique, qui en dépend fort étroitement. Mais ces réflexions sont également applicables à la littérature, dont je dois aussi m'occuper.

III. — LA LITTÉRATURE HÉLLÉNIQUE

Dans un ouvrage précédent, j'ai brièvement, mais pourtant d'une manière assez complète, esquissé l'évolution littéraire en Grèce. Aujourd'hui, je dois me borner à rappeler les traits principaux de cette évolution si propre à caractériser la mentalité de la race hellénique. Les origines littéraires ne diffèrent pas essentiellement, en Grèce, de ce que l'on a pu observer dans toutes les races et, même au XIX^e siècle, cette phase première a persisté, peut-être subsiste-t-elle encore dans les villages et clans montagnards de la Grèce¹. Lors de certaines fêtes, ces clans se réunissent, festinent en plein air en mangeant des agneaux rôtis à la manière homé-

1. Fauriel, *Chants populaires de la Grèce*, t. I (Introduction, LVIII).

rique; puis des danses mimiques, des opéras-ballets terminent la fête. Mais ce sont là, en tout pays, les manifestations primaires du besoin poétique.

On sait assez, que, sous une forme plus élégante, ces fêtes littéraires ont persisté dans les antiques cités grecques pendant toute leur période d'indépendance, à tel point que le chant, la danse et la musique faisaient partie essentielle de l'éducation; car il fallait pouvoir figurer décemment dans les très nombreuses fêtes et cérémonies: c'était même un devoir social. Dans son écrit sur *la Danse*, le satirique Lucien nous donne une idée du but élevé auquel visait la chorégraphie grecque: sa prétention était de représenter, d'une manière à la fois vivante, exacte et esthétique, toutes les légendes mythiques et historiques constituant les archives vénérées des temps protohistoriques. Selon Lucien, la danse est une sorte de « complément pour toutes les sciences ». « Son but principal est de copier, d'énoncer et de produire au dehors les pensées... » « Il faut que le danseur connaisse très bien tout ce qui s'est passé depuis le Chaos et la naissance du monde jusqu'à Cléopâtre, reine d'Égypte, etc., etc. » « Le talent du danseur est d'imiter et d'exprimer par des gestes tout ce que disent les chanteurs. Comme les orateurs, il doit être clair et intelligible. » « Il sait parler avec les mains ¹. »

Chez les Grecs, la danse était donc devenue un art intellectuel, métamorphose qui jamais ne lui est advenue, du moins à ce degré, dans aucune autre race. C'est en effet par l'acuité du sens intellectuel et le sentiment exquis de la mesure en toutes choses que la race hellénique se distingue de toutes les autres. Ce don si rare de l'harmonie bien équilibrée, du nombre en tout, ce tact inné, qui guide et choisit avec sûreté, éclatent particulièrement dans l'art grec, et plus qu'ailleurs dans la sculpture; mais il n'est pas moins évident dans l'esthétique littéraire. Sur

1. Lucien. *De la Danse*.